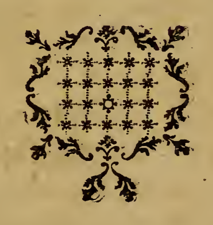


Cochin fils est l'auteur
de l'ouvrage et des 10 vignettes
gravées et dessinées par lui

LES
MISOTECHNITES
AUX ENFERS,

OU

Examen des OBSERVATIONS SUR LES ARTS, par une Société d'Amateurs.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIII.



*LETTRE à M. C*****.*

J'ESPERE que vous recevrez, MONSIEUR, avec quelque ſatisfaction le petit Ouvrage que je vous envoie. J'ai cru y devoir prendre votre défenſe contre un Adverſaire qui peut-être s'eſt flatté de vous avoir réduit au ſilence ; vous l'aviez d'abord relevé avec tant de force, que n'ayant pu trouver de raiſons à vous oppoſer, il ne lui étoit reſté d'autre reſſource qu'un mauvais perſiflage, mais ſoit défaut de loiſir, ſoit par un juſte mépris qui vous a fait penſer que des abſurdités auſſi palpables ſeroient

visibles à tout le monde, vous avez discontinué de répondre. Si c'est par ce dernier sentiment, que je ne blâme point en vous, trouvez bon cependant que je pense différemment. Il est des gens de bonne foi qui ne supposant pas que quelqu'un ait la hardiesse d'écrire sur des matieres qu'il n'entend point, pourroient innocemment donner croyance aux assertions hazardées de cet Auteur. C'est dans l'intention de les détromper que j'ai pris la plume, mais pour cette seule fois & avec la résolution de ne point répondre aux invectives que pourra m'attirer cet écrit de la part des Auteurs que j'y réprimande ; je crois pouvoir regarder ceux qui dorénavant leur accorderoient encore quelque confiance comme des aveugles volontaires, qu'il seroit inutile de vouloir éclairer.

Vous serez sans doute surpris de ce que voulant prendre votre défense je m'en avise si tard ; en voici la raison. Pendant longtems j'ai espéré que vous vous défendriez vous même, ce qu'assurément vous auriez fait beaucoup mieux que moi. J'étois d'autant mieux fondé à laisser couler un long intervalle dans cette attente, que vos défenses avoient toujours été fort tardives. Depuis j'ai vu paroître dans la lice un défenseur inconnu, qui remplissoit cette fonction de maniere à me faire desirer qu'il voulût continuer. Je ne fais donc que suppléer à ce qu'il n'a pas cru nécessaire. Je n'ai point touché aux matieres qu'il a traitées, mais remontant plus haut, j'entre dans l'examen des erreurs de la prétendue *Société d'Amateurs*. J'ai cru qu'il

ne ſuffiſoit pas de leur dire leurs vérités, qu'il falloit encore expoſer les raiſons qui doivent faire récuſer le jugement de pareils Ariſtarques, & démontrer au Public leur ineptie.

Si ce badinage vous eſt agréable, en vous faiſant connoître que les vrais amateurs vous conſervent toute leur eſtime, je vous prie en même tems de le regarder comme une légere preuve de l'amitié ſincere avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
D. G*****.
Des Académies de Florence & de Bologne.

Lyon, ce 16 Août 1762.

AVERTISSEMENT.

L'EDITEUR, malgré la reconnoissance qu'il devoit à l'Auteur de ce petit Ouvrage, l'avoit engagé à consentir qu'il ne fût point publié, parce que cette contestation sembloit entiérement oubliée du Public. D'ailleurs les Auteurs qu'il réfute paroissoient avoir abandonné toute prétention à écrire sur ces matieres; mais l'Auteur ayant vu dans quelques-uns des derniers Mercures reparoître cette pré-

*

tendue Société d'Amateurs, *il a exigé que cet Ouvrage vît le jour.*

FAUTES A CORRIGER.

PAge 36, *ligne premiere*, une habitude de voir ou de rendre la nature avec une certaine délicatesse fausse, *lisez*, une mauvaise habitude de voir ou de rendre la nature, une sorte de routine soit dans la couleur soit dans les formes, qui s'écarte du vrai.

Page 44, *ligne* 12, l'Amateur s'instruit, examine, *lisez*, l'Amateur instruit examine.

Page 98, *ligne* 4, tu as mis, *lisez*, tu as mise.

Idem, ligne 9, comme si il, *lisez*, comme s'il.

LES



LES

MISOTECHNITES

AUX ENFERS,

OU

EXAMEN des Obſervations ſur les Arts, par une Société d'Amateurs.

PEu de gens ont ſu que l'Abbé *Eiſodos* & le grand *Phylakei* ont terminé leur carriere au mois de décembre 1761, parce que peu de gens ſavoient qu'ils exiſtoient & qu'ils écrivoient : cependant quelques curieux, du nombre de ceux qui liſent tout, ont fait des informations; ils ont découvert que *Phylakei* eſt deſcendu aux enfers.

Arrivé ſur les ſombres bords, il

fut conduit au tribunal de l'inéxorable *Minos ;* il s'y présenta avec la confiance d'un Auteur célebre, qui par ses critiques lumineuses avoit fait fleurir les Arts en France. *Minos* instruit des prétentions du personnage, fit appeller *Dufrénoy, Félibien, de Piles* & quelques autres qui, pour avoir dignement écrit sur la Peinture & la Sculpture, ont été admis dans la compagnie des grands Artistes, & goûtent avec eux une félicité pure dans les Champs Elisées : mais ces Ecrivains repousserent *Phylakei* avec horreur ; ils connoissoient quelques-unes de ses petites brochures par les réponses qu'un ou deux Artistes avoient daigné y faire.

Minos incertain sur ce qu'il devoit prononcer, & voulant porter un jugement équitable, proposa à ces Ecrivains de se charger d'examiner les Ouvrages de ce mauvais Critique, & de lui en rendre compte : mais il s'éleva un murmure confus entr'eux ; ils représenterent que ce seroit troubler le doux repos dont ils avoient mérité de jouir, que de leur imposer des lectures qui ne pouvoient qu'exciter leur indignation, sans compter l'ennui cruel qui

en étoit inséparable. *Minos* convaincu de la justice de leur répugnance, se souvint alors du malheureux *Ardelion*. *Ardelion* dans son tems s'étoit mêlé d'écrire ; c'étoit lui qui le premier avoit amené en France l'usage odieux des critiques imprimées contre les Artistes. En conséquence le sévere Juge des Enfers l'avoit condamné à être précipité avec ses écrits dans le fleuve de l'oubli. Cet arrêt avoit été exécuté ; mais, heureusement pour ce pauvre Auteur, prêt à se noyer il se retint à un de ses Ouvrages, qui, moins mauvais que les autres, nageoit sur les eaux du fleuve (*a*). *Minos* avoit consenti qu'*Ardelion* luttât ainsi contre le poids de ses écrits qui le tiroient au fond, & qu'il se tînt tant qu'il pourroit à ce seul Ouvrage, dont le but avoit pu être louable ; mais il le condamna à lire, à relire sans cesse toutes les critiques maussades qui se feroient sur les Arts, comme étant les suites du funeste exemple qu'il avoit donné.

Minos ordonna que *Phylakei* fût con-

(a) *L'Ombre du grand Colbert.*

duit par les Officiers infernaux au fleuve Léthé, & qu'on le laissât à la merci d'*Ardelion*, auquel il seroit enjoint de suspendre toute autre lecture pour examiner les écrits du nouveau coupable, & en faire son rapport. Il étoit dit que, s'il pouvoit rendre raisonnable cet ignorant Critique, sa grace en seroit le prix; que, s'il le trouvoit incorrigible, il seroit toujours le maître de le laisser couler au fond du fleuve; que cependant, lorsqu'*Ardelion* croiroit avoir besoin de quelque relâche dans un examen d'écrits aussi fastidieux, il en pourroit obtenir en forçant *Phylakei* à lire quelques bons écrits d'Artistes. *Phylakei* eut beau s'écrier contre un châtiment aussi cruel; les Ministres du Tartare le remirent entre les mains d'*Ardelion*, & notifierent à ce dernier les volontés suprêmes de *Minos*. Ce sont les conversations de ces deux infortunés Critiques, qu'on donne au Public : elles ont été recueillies par un Secretaire des Enfers, présent à ces entretiens.



PREMIER ENTRETIEN.

ARDELION & PHYLAKEI.

ARDEL. QUI es-tu ?

PHYL. Hélas ! je ſuis un Auteur encore plus miſérable que vous. Mes Ouvrages vous ſont connus : vous en avez ſenti le mérite ; & d'ailleurs étant confreres en ſatyre, vous me devez quelque indulgence. C'eſt du jugement que vous porterez de mes écrits, que dépend mon ſort ; il eſt entre vos mains ; je péris ſi vous m'abandonnez.

ARDEL. Quels ſont ces beaux écrits?

PHYL. Les Obſervations *par une Société d'Amateurs*. Pour leur donner plus de relief, je les ai inſérées dans

les feuilles intéressantes de l'ingénieux, du léger *Eisodos*.

ARDEL. Ah ! je les connois, j'en suis assez cruellement persécuté depuis quelques années. Enfin je vais donc me venger de l'ennui qu'elles m'ont causé : dis-moi d'abord, mais avec sincérité, autrement je ferai usage du pouvoir qu'on m'a donné, quel démon t'a porté à écrire sur des matières dont tu n'as pas les premiers élémens ?

PHYL. La conviction intime où j'étois que j'avois des connoissances naturelles & un goût épuré en tout genre.

ARDEL. Tu me trompes ; il n'est pas possible que tu aies été assez fou pour te persuader une pareille absurdité. Je vais te. . . .

PHYL. Grace, grace ! je te dirai la vérité. J'avois besoin de me faire un nom, & de paroître bon à quelque chose. J'avois tenté inutilement de faire quelque bruit dans les Lettres : il y avoit alors des Auteurs d'un ordre si élevé, que je ne pouvois espérer de m'y distinguer ; & ceux qui pouvoient

me protéger étoient trop bons connoiſſeurs en ce genre, pour que je puſſe leur faire illuſion. Mes eſſais littéraires ne firent aucune ſenſation dans le monde, & peut-être ne ſe ſeroit-on jamais douté de leur exiſtence, s'ils n'avoient été cruellement bafoués par les Critiques. J'imaginai de faire le même métier que ces Cenſeurs impitoyables, mais de n'attaquer que des gens qui ne ſuſſent pas ſe défendre : je choiſis les Artiſtes.

ARDEL. Cela n'étoit pas mal-adroit. Il eſt certain, & je l'ai éprouvé moi-même, que, comme peu de gens ont une vraie connoiſſance des Arts, le plus grand nombre croit que tout homme qui a la hardieſſe d'en écrire, eſt connoiſſeur.

PHYL. En effet beaucoup de gens m'ont admiré ; je me ſuis fait une réputation. J'en aurois eu bien davantage, ſans ces maudits Artiſtes qui ſe ſont acharnés, & qui n'ont que trop bien réuſſi à me décrier.

ARDEL. C'eſt auſſi ce qui m'eſt arrivé. Dis-moi maintenant, puiſque

tu ne cherchois que la réputation, pourquoi ne pas écrire ſous ton nom ? Par quelle raiſon t'es-tu décoré du beau titre de *Société d'Amateurs ?*

PHYL. Si j'avois écrit ſous mon nom, je n'aurois obtenu aucune confiance ; au lieu qu'il étoit naturel d'ajouter foi aux déciſions de pluſieurs Amateurs.

ARD. Mais c'étoit un menſonge.

PHYL. Pas tout-à-fait. J'avois quelques perſonnes, peu verſées à la vérité dans ces matieres, à qui je liſois mes écrits avant que de les faire imprimer, & qui ne manquoient pas de m'applaudir. C'eſt ſur cela que je me fondois pour nier que ce fût l'ouvrage d'un homme ſeul.

ARDEL. Tu m'avoueras du moins que voilà un charlataniſme intolérable.

PHYL. Je ne conviendrai jamais de cela.

ARDEL. Tu n'en conviendras pas!...

PHYL. Ah, cher *Ardelion*!... où ſuis-je ?...

ARDEL. Ce n'eſt qu'une petite nauſée : je te la devois bien pour celles que m'a ſouvent procurées la lecture de tes écrits dégoûtans. Continuons, voyons tes *Obſervations*. Je laiſſe là le préambule de ton bon ami *Eiſodos*; je ne veux pas t'en rendre reſponſable : je te ſoupçonne cependant de lui avoir donné ce préambule tout fait; car qui auroit pû dire tant de bien de ces prétendus *Amateurs* que toi-même ?

PHYL. Puiſqu'il l'a pris ſous ſon nom, il en doit porter la peine.

ARDEL. Soit : je paſſe donc ſous ſilence ce preambule, auſſi-bien que ce que tu dis d'inutile ſur les demi-femmes ou figures terminées en gaîne, qui ſoutiennent la chaire de S. Roch, dont tu entreprends l'examen. On ne ſait, après l'avoir lu, ſi tu les approuves ou ſi tu les blâmes, ni par conſéquent ce que tu veux dire. A mon grand regret, j'ai été Auteur comme toi; je n'ignore pas qu'on dit quelquefois de ces choſes qui ne ſignifient rien, pour allonger un diſcours : mais dis-moi, pourquoi finis-tu ce beau propos, déja aſſez vuide de ſens, par

une phrase qui en est encore plus dépourvue, à moins que tu n'ayes eu intention de dire une sottise à tous les Artistes ensemble? Ta maniere d'écrire présente presque toujours des doubles sens, ou des choses inintelligibles. Que veut dire, *car le physique est avec raison ce qui occupe, ce qui saisit le plus les Artistes qui ont assez de consistance pour n'avoir pas besoin des illusions métaphysiques* (a)? Veux-tu dire simplement que les Artistes ne peuvent rien représenter, qu'ils ne lui supposent une consistance physique? Alors ce n'étoit pas la peine d'entortiller ta phrase pour dire une chose si commune. Aurois-tu voulu dire que la consistance de leur esprit grossier ne leur permet pas de s'élever jusqu'aux idées métaphysiques? Si je le croyois, tu serois bientôt au fond du fleuve.

PHYL. Je vais t'expliquer le grand sens que cela contient.

ARDEL. C'est-à-dire que, pour excuser cette bévue, tu vas en com-

(a) *Obsérv. Litt.* année 1759, cahier 13, page 174.

mettre mille à ton ordinaire. Paix, ou . . . .

PHYL. Oh, je me tais.

ARDEL. Toute ta déclamation n'a pour objet que l'Apologiſte qui avoit loué cette chaire, parce qu'il a dit *l'Ange de lumiere*, au lieu de dire ſimplement *un Ange*. Si l'on t'eût dit qu'un Ange (qui ſeroit ſûrement un Ange de lumiere, comme tu le remarques agréablement) leve le voile que l'erreur ou les paſſions mettent entre nous & la vérité, tu aurois, je l'avoue, perdu l'occaſion de nous dire de belles choſes; tu n'aurois pas pu nous apprendre que l'eſprit de ténebres n'a point d'entrée *corporellement* (*a*) dans le lieu ſaint, avantage qu'apparamment tu accordes aux Anges: je t'avertis cependant qu'un Sculpteur ne ſe feroit pas plus de difficulté de perſonnifier l'Ange des ténebres & de lui donner un corps, même dans l'égliſe, ſi cette figure étoit néceſſaire à ſon ſujet, que de déſigner par l'emblême d'un voile l'aveuglement ſpirituel qui

(b) *Obſ. Litt.* ann. 1759, cah. 13, p. 177.

nous empêche de connoître parfaitement la vérité, & qui nous rend l'inſtruction néceſſaire.

PHYL. En ſuppoſant qu'on puiſſe juſtifier cette idée, tu conviendras du moins que je m'exprime d'une maniere noble, gaie & ſpirituelle, lorſqu'en diſant que l'idée d'un voile a déja été employée, j'ajoute qu'elle a le déſavantage à Saint Roch de la *poſtériorité de naiſſance* (*b*), ordinairement malheureuſe dans les *familles d'idée*.

ARDEL. Tu appelles cela de la nobleſſe, de la gayeté, de l'eſprit! Mais pourſuivons; tu attribues à la ſeule idée morale du couronnement de cette chaire les mauvais effets que tu prétends que produit ſa conſtruction. Eſt-ce que l'idée d'un Ange qui leve un voile a quelque choſe de lourd en ſoi; & ſi l'effet en étoit mauvais, ne ſeroit-ce pas à l'exécution qu'il faudroit s'en prendre?

PHYL. Dans ce premier début,

(*b*) *Idem*, page 179.

je ne voulois pas qu'on eût à me reprocher d'être le fléau des Artiſtes & de les décourager ; c'eſt pourquoi je me ſuis enveloppé. Comment voulois-tu que je m'exprimaſſe ?

ARDEL. Si tu n'avois voulu qu'expoſer quelques réflexions utiles, tu te ſerois contenté de dire que la loi, malheureuſement impoſée à l'Artiſte, de ne pas élever ſon couronnement plus haut qu'il ne l'eſt dans les chaires ordinaires, quoique la largeur donnée à celle-ci ſemblât l'exiger, auroit dû lui faire choiſir une autre idée, ou l'engager à exécuter la ſienne plus légerement.

PHYL. Tu as raiſon, mais cela eſt trop ſimple, & ce n'eſt pas ainſi que l'on écrit, quand on veut ſe faire lire.

ARDEL. Dis la vérité, tu as été bien content de toi, lorſque tu as imaginé que cette nouvelle idée de couronnement d'une chaire par ſa richeſſe *deviendroit & peut-être étoit déja devenue une cauſe ſeconde d'endurciſſement*

pour quelques pécheurs foibles & légers (*a*). Je ne te croyois pas tant de zele : mais tu m'effrayes ; il faut abattre ſans délai cette chaire peſtilentielle.

PHYL. Tu plaiſantes ſans doute ; ai-je tiré cette conſéquence ?

ARDEL. J'admire auſſi la ſage précaution que tu prends de rejetter loin de toi *ce reproche trivial, ou plutôt ce déſi niais* (*b*), que l'on fait ordinairement aux Critiques de faire mieux. Apprends, mon ami, qu'on ſera toujours en droit de demander à tout Critique les moyens de faire mieux, & que toutes les fois qu'il ne ſaura pas les indiquer, ce ſera un mauvais Critique ; c'eſt même à cette marque qu'on les reconnoît. Tu craignois cette épreuve.

PHYL. Il paroît bien que non, puiſqu'en effet je détaille ces moyens.

ARDEL. Il eſt vrai que, pour éviter à l'avenir cette queſtion qu'on auroit pu te faire ſouvent & qui t'auroit tou-

---

(a) *Obſerv. Litt.* année 1759, cahier 13, page 183.

(b) *Idem*, page 187.

jours embarrassé, tu fais voir ici ce mieux, afin que, lorsque tu t'en dispenses dans la suite, faute de lumiéres, on puisse penser que c'est parce que tu n'as pas daigné prendre la peine de le montrer; mais il y a un peu de larcin dans ton fait: tu nous donnes comme de toi, ce qui avoit été dit & imprimé avant toi sur ce sujet.

PHYL. Ne pouvois-je pas nier que j'en eusse eu connoissance? D'ailleurs ne peut-on pas avoir les mêmes idées?

ARDEL. Quoi! tu t'es flatté qu'on croiroit bonnement que tu n'avois pas lu cet Ouvrage? Penses-tu donc pouvoir te déchaîner contre des écrits, & persuader que tu ne les connois pas? Te figures-tu d'ailleurs qu'il soit aisé de faire croire à ceux qui savent combien tu es peu instruit dans les Arts, que tu ayes imaginé quelques années après, une chose qui étoit le résultat des réflexions de plusieurs Artistes célebres?

PHYL. Si je me suis embarqué imprudemment, je m'en suis tiré du moins avec adresse. Dès qu'il a été

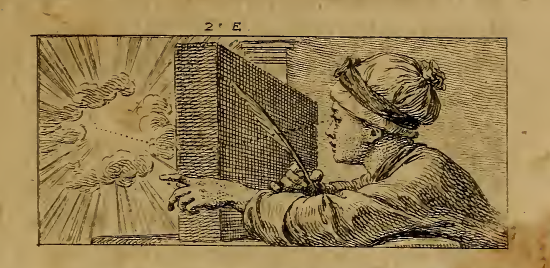
reconnu que cette idée n'étoit pas de moi, j'ai témoigné n'en faire aucun cas, & me suis rejetté sur ce que je pouvois y avoir ajouté touchant l'acoustique. Ce mot, dérivé du Grec, étoit bien propre à dérouter l'Artiste mon adversaire.

Ardel. Finissons, c'en est assez pour le présent ; laisse-moi, & lis, pour te desennuyer, le détail amusant d'une des Villes d'Italie par ton bon ami C***.

Phyl. Ah, cruel *Ardèlion!* que t'ai-je fait, peux-tu m'infliger une peine si horrible ?

Ardel. Je te conseille de te plaindre, tandis que je suis condamné à te lire !





ENTRETIEN II.

Ardelion & Phylakei.

Ardel. REprenons notre examen. Je ne m'arrêterai point à tes remarques sur le tableau de M. *Deshays*, représentant le corps d'*Hector* préservé par *Vénus*. Elles ont été si victorieusement réfutées, que tu aurois dû, si tu avois été susceptible d'un peu de raison, abandonner une si mauvaise cause; mais il t'étoit dur de convenir qu'une dissertation que tu croyois si bien écrite, ne fût dans le fond qu'une misere. On a cependant grand plaisir à y lire que ce sujet (d'*Hector*) étoit propre *à développer tout l'art magique du pinceau dans les genres élémentaires*

de la nature (*a*), qu'il donne occaſion d'y comprendre *toutes les modifications de la nature humaine.*

PHYL. Que veux-tu dire? Eſt-ce que ces expreſſions ne ſont pas admirables?

ARDEL. Elles le ſont ſans doute, & je ſuis frappé de cet art qui t'eſt propre d'entaſſer tant de paroles merveilleuſes, pour dire ſeulement qu'on auroit dû marquer la plaie de la gorge, orner le caſque de crins de cheval & la cuiraſſe d'étoiles d'or. C'eſt un rare talent que d'écrire ſi longuement ſur ſi peu de choſe; c'eſt dommage que tu t'amuſes à dire beaucoup d'injures à un Artiſte qui ne t'avoit jamais rien fait. Tu ſuppoſes gratuitement qu'il fait d'une plume (*b*) *l'outil des faux principes*; qu'il *grave dans l'eſprit des jeunes Eleves le mépris du jugement du Public*, prêchant *ſans miſſion aux Peintres* que, pourvu qu'ils ſoient *exacts deſſinateurs & ſavans coloriſtes, ils ont*

(*a*) *Obſerv. Litt.* année 1759, cahier 15, page 318.
(*b*) *Ibid.* page 323.

atteint le ſublime de leur Art : toutes choſes qu'il n'a point dites, & qu'il t'a plu d'inventer. Mais toi qui l'accuſes de prêcher ſans miſſion, quelle eſt la tienne ? Qui de vous deux eſt le mieux fondé à raiſonner ſur ces matieres ? Tu n'aurois jamais oſé ſoutenir une abſurdité pareille à celle du prétendu droit de ſupériorité que tu t'arroges ſur lui, ſi tu n'avois pas été caché ſous le maſque d'*Amateur*.

PHYL. Mais il écrit mal.

ARDEL. Pourvu qu'il écrive clairement & ſans prétention, ſur-tout ſans donner dans ton galimathias, cela ſuffit. Tu n'es pas aſſez fou pour te flatter qu'on croye jamais que tu poſſedes ces matieres-là mieux que lui.

PHYL. C'eſt préciſément ce que je ſoutiens envers & contre tous.

ARDEL. Soit : mais à qui le feras-tu croire ? Pourſuivons ; ſur quoi t'es-tu fondé pour t'écrier : *Qu'eſt-ce qu'Homère & ſes puériles détails aux yeux des célebres Artiſtes & de leurs prétendus Amateurs ?* Où as-tu entendu des Artiſtes traiter de puériles les détails

intéreſſans d'*Homere ?* Et de ce que l'on ne fait point de cas de tes conſeils, s'enſuit-il que l'on mépriſe les grands Poëtes ?

Phyl. Hélas! ſi les Artiſtes euſſent été moins rebelles à mes avis, j'aurois joui d'une réputation ſans trouble.

Ardel. Que t'ont fait ceux que tu appelles leurs *Amateurs ?* Quels ſont-ils ? Prétends-tu déſigner les Amateurs admis à l'Académie ? C'eſt du moins ce que préſente ta phraſe. As-tu bien le front non-ſeulement de te comparer à ces hommes inſtruits & modeſtes, mais encore de les déprimer ? Travaille, comme eux, à t'orner l'eſprit des connoiſſances que donne une étude ſuivie des Arts : alors tu pourras juger. Mais avec ces véritables connoiſſances, on perd bientôt l'envie de faire des critiques ; on ſe livre avec tranſport au plaiſir de ſentir vivement les beautés des ouvrages. Je ſuis indigné d'une inſulte ſi groſſière & ſi déplacée contre des gens que tu dois reſpecter. Cette inſolence ſeule mériteroit que je te fiſſe avaler quelques gorgées. . . .

PHYL. Ah, cher *Ardelion !* . . . , par pitié. . . .

ARDEL. Je veux bien te faire grace pour cette fois-ci. . . . Paſſons à ta grande diſſertation ſur la *Gloire*, exécutée à S. Roch par M. *Falconet* (*a*). Qui peut s'empêcher de rire, en te voyant promettre dans ton début de rappeller à ce propos *les loix élémentaires que la préſomption ſe croit en droit d'oublier quelquefois* (*b*) ? C'eſt-à-dire que tu te propoſes d'enſeigner à un Artiſte du premier mérite ce que l'on apprend aux enfans. A qui encore vas-tu donner ces leçons? A quelqu'un de qui tu pourrois en recevoir en tout genre, & ſur ce que tu crois ſavoir le mieux.

PHYL. Comment ! Prétends-tu qu'il pourroit m'inſtruire en ma qualité d'homme de Lettres ?

ARDEL. Homme de Lettres, toi !. . , L'Artiſte dont je parle a plus de droit

---

(*a*) *Obſerv. Litt.* année 1759, cahier 15, page 326.
(*b*) *Idem*, cahier 16, page 58.

à ce titre, ne fût-ce que par la clarté avec laquelle il traite les matieres qui ſont de ſon reſſort.

PHYL. Ah, c'en eſt trop ! Un homme que j'ai ſi mal mené qu'il a été obligé de venir à mes pieds & de ſe ſoumettre ! . . .

ARDEL. Me prends-tu pour dupe ? Tu as feint d'avoir ſubjugué cet Artiſte qui, avec un air doux, mais ferme, t'a ſi bien repouſſé qu'il ne t'eſt reſté d'autre expédient que de lui ſuppoſer une docilité que tu ne lui trouvois pas, afin d'être diſpenſé de répliquer à des réponſes qui ne donnoient lieu ni aux ſubterfuges, ni aux déclamations, ta reſſource ordinaire.

PHYL. Crois-tu que je ne l'ai pas vu auſſi-bien que toi ? Mais il falloit eſquiver ſes attaques & le déſarmer ; il alloit trop directement au fait.

ARDEL. C'eſt une raiſon, & même aſſez bonne. Continuons. A quel propos employes-tu une partie de ta diſſertation à nous prouver ce que les plus ignares n'ignorent pas : qu'une

Gloire en Sculpture ne fera jamais illusion, & qu'il n'eſt perſonne qui n'apperçoive *la peſanteur*, *l'opacité & l'inertie de la matiere* qui repréſente les rayons de la lumiere ? Peux-tu ſuppoſer qu'aucun Sculpteur ait jamais eu pour but de ſéduire à cet égard ? Ne ſavent-ils pas, & comme tu le dis mal-adroitement toi-même (en quoi tu détruis tout le fond de ta diſſertation, ſi elle en avoit un), que ce ne ſont que des ſignes conditionnels & hiéroglyfiques ? Sont-ce là ces loix élémentaires qu'on a la préſomption d'oublier ?

PHYL. Ce ſont du moins des vérités.

ARDEL. Triviales. On ſait bien qu'on ne prend jamais ces productions de l'Art pour une réalité ; mais on examine ſi ces ſuppoſitions admiſes de tout tems, ſont traitées avec le goût dont elles ſont ſuſceptibles. Quel eſt le but de ton bavardage ? Veux-tu qu'on n'exécute plus à l'avenir de pareils ouvrages dans les égliſes ? Tu n'oſes les proſcrire.

PHYL. Au moins voudrois-je que ces Gloires fussent très-éloignées de la vue.

ARDEL. Mais, à quelque distance de l'œil que tu les places, elles ne feront pas plus illusion par les raisons mêmes que tu as données; on appercevra toujours la pesanteur, l'opacité & l'inertie de la matiere; on les regardera toujours comme des fictions symboliques : ainsi il n'en coûtera pas plus de s'y prêter de près que de loin.

PHYL. A la bonne heure, qu'ils fassent des Gloires, puisqu'ils en sont si engoués; mais le ridicule de mettre l'Annonciation & l'Assomption dans un même tableau, ne l'ai-je pas bien relevé ?

ARDEL. Où prends-tu que tout cela ne soit qu'un même tableau ?

PHYL. N'est-ce pas la même chapelle ?

ARDEL. Par conséquent, le même tableau ! L'admirable conséquence ! Ouvre donc les yeux, & tâche au moins de voir. La Sculpture décore le bas de la chapelle; le tableau est ren-

fermé dans les bornes de la coupole : ce ſont deux choſes bien diſtinctes, qui expriment deux circonſtances différentes de l'hiſtoire de la Sainte, quoique la décoration générale de la chapelle ſoit liée de maniere à faire un tout agréable.

PHYL. Tu conviendras du moins que les principes que j'établis ſur le mauvais effet de la dorure, ſont lumineux.

ARD. Il eſt vrai que tu ſuppoſes avec une prétention ſcientifique qu'on avoit eu le projet de faire *biaiſer le coup-d'œil* par une maſſe dorée ; mais perſonne a-t-il jamais eu un pareil projet ? Et quelqu'un s'eſt-il jamais aviſé de dire qu'un *coup-d'œil* pût *biaiſer* ?

PHYL. Eſt-ce que je ne prouve pas que la dorure rapproche les objets ? Voilà de ces remarques qui caractériſent le Phyſicien profond.

ARD. Je ſais que tu prononces avec autorité que *le propre des maſſes brillantes & détachées de l'enſemble eſt de les rapprocher de l'œil, & de contri-*

buer à tromper la vue sur l'étendue réelle (a).

PHYL. Hé bien, ne sont-ce pas là des leçons importantes ?

ARD. Ce que tu avances là n'est ni neuf ni juste ; d'autres l'ont dit avant toi ; tu n'as fait que l'appliquer mal-à-propos à la dorure. Tous ces prétendus moyens de tromper l'œil au grand jour, excepté dans les choses où l'on ne suppose pas plus de cinq à six pouces de saillie, ne sont que des rêveries ; personne ne s'y laisse prendre. Ni le brillant des objets, ni leurs couleurs, ni leurs masses ne peuvent au grand jour nous tromper sur leur distance ; ce qui nous en fait juger avec assez de certitude, c'est le degré de force des rayons de lumiere qu'ils réfléchissent à nos yeux : force qui se fait sentir plus ou moins selon l'espace qu'ils ont à parcourir ; à quoi se joint le degré pareillement relatif de force ou d'obscurité des ombres réelles.

PHYL. Je te prends par tes paro-

(a) *Observ. Litt.* année 1759, cahier 16, page 62.

les : une maſſe dorée réfléchit plus de lumiere que toute autre d'une couleur moins éclatante.

ARD. Que le blanc même, n'eſt-ce pas ? Connois-tu quelque objet qui réfléchiſſe plus de lumiere qu'une maſſe blanche ? Nouvelle preuve que ta réflexion eſt entierement déplacée à l'égard de l'égliſe de Saint Roch, qui eſt toute blanche. La dorure, malgré ſon brillant, ne feroit dans la maſſe générale qu'un corps plus brun, &, ſelon ton propre raiſonnement qui eſt faux en lui-même, & plus faux encore par l'application que tu en fais, loin que le vaiſſeau de l'égliſe en fût raccourci, il en ſeroit allongé, & la maſſe dorée devroit paroître plus éloignée qu'elle n'eſt; mais la vérité eſt que l'égliſe n'en paroît ni raccourcie ni allongée. Je ne dis rien de la quantité ou de l'eſpece des rayons plus ou moins colorés que réfléchiſſent les ſurfaces de diverſes couleurs; j'obſerve ſeulement que la certitude du jugement que nous portons ſur les diſtances, doit être principalement attribuée à l'action des rayons ſur nos yeux, à la force qu'ils

conſervent, quels qu'ils ſoient, à proportion de la diſtance des objets qui les renvoient : plus ou moins colorés, plus ou moins abondans, ils ont toujours quelque eſpace à parcourir, qui les affoiblit ; c'eſt le degré de force qu'ils conſervent qui nous affecte, ſelon la diſtance, par une ſenſation infiniment délicate, qui eſt en nous, & qui eſt perfectionnée par l'exercice & l'habitude de voir & de juger des diſtances. Ainſi, qu'une choſe ſoit blanche, jaune, brune, luiſante, matte, *&c*, nous jugerons toujours également de ſon éloignement, dès qu'elle aura des lumieres que nous pourrons appercevoir. On peut s'en convaincre ſi l'on fait attention que le rouge eſt de toutes les couleurs celle qui s'affoiblit le moins par l'éloignement, & que cependant nous ne nous trompons pas plus ſur la diſtance où eſt un homme vêtu de cette couleur que ſur toute autre.

PHYL. Tu diſois tout-à-l'heure que des écrivains antérieurs à moi avoient avancé le même principe.

ARD. Oui ſans doute ; entr'autres

l'Abbé *Gaulier* qui dans ſon livre prétend que pour faire paroître le fond d'un jardin plus éloigné qu'il n'eſt, il y faut planter des arbres d'un verd tendre ; comme ſi nous ne jugions pas auſſi-bien de la diſtance d'un tilleul que de celle d'un if. Ces choſes ſont bonnes à dire aux ignorans, mais n'en impoſent point à ceux qui ont étudié les effets de la nature.

PHYL. Ce livre a pourtant eu la plus grande réputation.

ARD. Il a fait quelque bruit juſqu'à ce qu'on ait démontré la fauſſeté de pluſieurs de ſes aſſertions ; d'ailleurs cet Auteur a l'art de bien écrire. Un autre avantage qu'il a ſur toi, c'eſt que ſes plagiats ſont plus adroits. Son écrit préſente fréquemment d'excellentes choſes, qu'il a tirées d'un Auteur oublié, qu'il déguiſe avec aſſez d'art.

PHYL. Tout cela ne fait rien à la queſtion. De l'aveu des Artiſtes eux-mêmes, on peut faire illuſion ſur les

distances, par exemple, dans les décorations de théatre.

ARD. D'accord. Mais le cas est bien différent. Quelqu'un se flatteroit-il de faire une décoration qui pût tromper en plein midi? La lumiere qui éclaire les décorations n'est point celle du jour; c'est une lumiere beaucoup plus foible, laquelle peut nous faire juger les objets plus éloignés qu'ils ne sont. Une seconde cause se joint à celle-ci pour aider à nous tromper, c'est que n'y ayant aucun relief, par conséquent point d'ombres réelles, toutes les ombres au contraire étant factices & relatives à l'éloignement qu'on veut supposer, leur degré de force ou d'obscurité, qui est un des principaux secours que nous avons pour juger des distances, nous manque entierement. On sera convaincu de cette vérité, si l'on fait réflexion que lorsqu'on voit ces mêmes décorations au jour, qui ne les éclaire pas à la volonté du décorateur, alors plus de magie: il y auroit encore moins d'illusion, si les décorations étoient en Sculpture ou avec quelque relief.

PHYL. Il s'ensuivroit que les premiers chassis ne feroient presque point d'illusion, puisqu'on en voit les bords qui peuvent malgré la quantité de lumieres recevoir des ombres réelles contre l'intention du Décorateur.

ARD. Aussi ne faut-il pas s'imaginer que les distances qui sont entre les premiers chassis paroissent en effet plus grandes qu'elles ne sont. S'il y a quelque illusion à espérer, ce n'est que dans les chassis très-éloignés du spectateur. Je n'ignore pas que plusieurs mêmes de ceux qui peignent ces décorations, se figurent pouvoir tromper jusques dans ces premiers chassis, & supposent dans leur composition plus de distance qu'il n'y en a effectivement : aussi très-communément font-ils un mauvais effet, & les objets y paroissent desagréablement accumulés. Mais c'est assez disputer ; je veux que tu lises la réponse de M. *Falconet* à ta critique, avec son discours sur la Sculpture, & que tu m'en rendes compte au prèmier Entretien.

PHYL. O Ciel, faut-il que je sois ainsi persécuté par les Artistes écrivains!



ENTRETIEN III.

ARDELION & PHYLAKEI.

ARD. HÉ bien que penses-tu de l'écrit de M. *Falconet?* Te paroît-il que cet Artiste se fasse entendre ?

PHIL. Le défaut des Artistes qui se mêlent d'écrire n'est pas d'être obscurs ; c'est une certaine dignité de style qui leur manque. Dans cette seule dissertation, sans y rien ajouter d'important, j'aurois trouvé de quoi faire un volume sur le ton le plus sublime.

ARD. C'est-à-dire, ce ton ampoulé, ce phæbus, ce galimathias qui t'est particulier, & qui ne consiste qu'en des façons de parler gigantesques. Si

tu pouvois concevoir combien cette monotonie amphigourique est insupportable au lecteur. Quiconque a un peu de goût, sait, ainsi que le dit un des meilleurs Auteurs de notre siecle, que « la premiere loi du style est d'être à » l'unisson du sujet; rien ne lui ins» pire plus de dégoût que des idées » communes exprimées avec recher» che ».

PHYL. Revenons à tes Artistes; ils s'occupent toujours de détails qui tiennent au métier.

ARD. Tu t'embrouilles étrangement dans ce que tu nommes le métier. Tantôt tu parois entendre ce qu'effectivement on regarde comme une sorte de méchanisme, mais qui cependant cesse de l'être lorsqu'il est animé par le génie; tantôt c'est l'art même que tu qualifies de métier.

PHYL. Rien n'est plus plus simple. J'appelle métier tout ce que je ne fais pas; la prétendue science du Dessin, l'art de peindre & de colorier, celui de la composition quant à l'ar-

rangement des objets, ce qu'ils appellent l'intelligence de la lumiere & du clair-obſcur; tout cela n'eſt à mes yeux que métier.

ARD. Que ne dis-tu la Peinture & toutes ſes parties? Mais voyons ta critique du ſallon de 1759. Comment donc! On croiroit à ton éloge de M*** que tu ſerois un connoiſſeur. Continue, mon ami; ceci peut te faire pardonner bien des ſottiſes. Ce n'eſt pas que je trouve tes expreſſions fort juſtes: par exemple, *les touches ne coupent point l'harmonie des tons* (a). On interrompt, on ne coupe pas une harmonie. Enſuite tu te fais des monſtres imaginaires pour paroître le redreſſeur des torts, lorſque tu dis qu'un *effet monotone général* eſt appuyé ſur les conventions des prétendus connoiſſeurs. Il te ſeroit difficile de citer aucun connoiſſeur vrai, ou ſe prétendant tel, qui ait loué l'effet monotone. Tu auras entendu recommander l'*accord*

(a) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 178.

général du tableau; & comme tu n'as pas compris ce que c'étoit, tu l'as pris pour l'éloge de la monotonie.

PHYL. J'ai tiré cette conséquence de leurs principes.

ARD. Tu bouleverses tous les principes; il n'est pas étonnant que tu en tires des conséquences fausses. Ta manie est d'avoir l'air érudit à peu de frais. J'en ai fait autant; ainsi je te le passe. Cependant tes répétitions m'impatientent, & sur-tout ces généralités qui n'ont point de fondement, comme cette prétendue vénération qu'on a, dis-tu, aujourd'hui dans les bureaux de goût pour ce qu'on appelle *maniere*. Où sont-ils ces bureaux de goût, & qui est-ce qui a de la vénération pour la *maniere*, ou, pour s'exprimer plus juste, pour les choses manierées? Sais-tu toi-même ce que c'est que maniere?

PHYL. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de blâmable dans ce qu'on appelle *maniere*, puisque les Artistes eux-mêmes la condamnent.

ARD. Eh, mon pauvre ami, ne sais-tu pas que le mot de *maniere* se

prend en deux ſens? L'un déſigne une habitude de voir ou de rendre la nature avec une certaine délicateſſe fauſſe, & dans cette acception (qui cependant s'exprime plus clairement par le mot *manieré*) c'eſt toujours un défaut. Dans l'autre ſens, c'eſt la maniere de ſentir ou de faire, la route particuliere que chacun ſuit ſelon l'impulſion de ſon génie, pour rendre ce qu'il voit & la façon dont il en eſt affecté. Celle-ci n'eſt défectueuſe qu'autant qu'elle eſt jointe à la premiere, qu'autant qu'elle s'écarte de la nature. C'eſt de cette derniere que les connoiſſeurs font plus ou moins d'éloges, & pour laquelle ils marquent quelquefois, & avec beaucoup de raiſon, une ſorte de vénération; car entre pluſieurs manieres de ſaiſir ou de rendre la nature, qui ſeroient au même degré de vérité, il en eſt d'admirables par l'intelligence, la facilité, la chaleur, &c; de même qu'il en eſt de froides, de lourdes, &c. C'eſt un de ces myſteres de l'art qui te ſont inconnus. On aura parlé devant toi de la *maniere* dans les deux ſens, & tu les a confondus.

Phyl. Il n'en eſt pas moins vrai que l'*excellence ſeroit de poſſéder toutes les manieres, & de n'en affecter jamais aucune généralement.*

Ard. Perſonne ne peut poſſéder toutes les manieres, puiſque cela tient à la façon de ſentir ; tu aurois mieux fait de dire que l'excellence ſeroit de poſſéder tous les moyens de rendre les beautés de la nature, & de ne jamais affecter la maniere d'aucun Maître, ſur-tout quand elle s'éloigne de la vérité. Venons à ce que tu dis de M. *Doyen.*

Phyl. Oh, pour celui-là, je l'eſtime. Il reconnoît l'autorité des gens de lettres, & je ſoupçonne qu'il récuſe celle des Artiſtes.

Ard. Il n'eſt aucun Artiſte qui ne reconnoiſſe combien les lumieres des vrais hommes de lettres peuvent lui être utiles dans les choſes qui ſont de leur compétence ; mais ils conſulteront toujours les Artiſtes pour ce qui concerne le fond de leur art. Tu as donné beaucoup d'éloges à M. *Doyen,*

& en cela tu n'as point été blâmé ; les Artistes eux-mêmes l'ont loué, & mieux & avec plus de justesse que toi.

Phyl. Ce qui m'a sur-tout prévenu en sa faveur, *c'est qu'il avoit appellé le Public à l'examen de ses talens & au jugement de son mérite, avant la Compagnie même dans laquelle il a été agréé* (a).

Ard. Ah, ah! Est-ce qu'il avoit exposé ses ouvrages dans quelque place publique ?

Phyl. Hé non : il avoit appellé chez lui les gens de lettres.

Ard. Qui désignes-tu par ces gens de lettres ? Est-ce l'Académie Françoise, celle des Inscriptions ? J'ai bien peur que ces gens de lettres & ce Public ne se réduisent à toi seul ; car tu prends sans façon tes petites décisions pour les jugemens du Public.

Phyl. Ne fais-je donc pas partie du Public éclairé ?

(a) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 38, page 174.

ARD. C'eſt ce que tes écrits prouvent mal. Il ne paroît pas que le Public ratifie tes jugemens. Au reſte il eſt bon que tu ſaches que ſi M. *Doyen* a pris les conſeils de quelques gens de lettres, il n'a point négligé ceux des Artiſtes. Tu cherchois par-tout quelque Artiſte qui voulût bien t'accepter pour Juge. En effet cela auroit pu t'accréditer ; mais par malheur, lorſqu'ils donnent les preuves les plus marquées de leur dévouement aux lumieres des gens de lettres, tu n'y gagnes rien : perſonne ne te range dans cette claſſe.

PHYL. Vois ce que je dis enſuite, avec quelle force & quelle dignité je foudroie l'Artiſte épiſtolaire.

ARD. Il eſt difficile de deviner pourquoi tu lui en voulois tant; car il n'avoit jamais rien eu à démêler avec toi, à moins qu'on ne veuille appercevoir dans ton procédé quelque *petite vengeance de ta part de l'opinion qu'ont les Artiſtes de tes écrits.*

PHYL. Il avoit parlé dans les ſiens de cet accord qui répand ſur les om-

bres une forte d'unité. N'étois-je pas fondé en critiquant le ton général du tableau de M. *Doyen* que je trouvois trop verdâtre, à prétendre que c'étoit une suite des principes qu'établissent les Artistes ?

ARD. Nouvelle preuve que tu confonds l'accord avec la monotonie : deux choses si différentes. Je ne conviens pas que le ton général de ce tableau soit trop verdâtre, encore qu'il t'ait paru tel ; tu n'étois pas sans préjugé à cet égard. D'ailleurs, je ne suis point chargé de l'examen de cet ouvrage ; c'est de tes écrits qu'il est question. Où l'Artiste épistolaire a-t-il dit qu'il fallût accorder un tableau par un ton général verdâtre ? N'a-t-il pas au contraire remarqué ces tons décidés de verdâtre, de jaunâtre, de rougeâtre, &c, comme des défauts à éviter dans certains maîtres, d'ailleurs admirables ? Tu dérobes toujours dans les écrits des amateurs & des artistes des idées vagues où tu ne comprends rien. Va, mon ami, c'est un mystere de l'art que cette magie sur laquelle ils

ſe communiquent leurs découvertes; ni toi, ni moi-même ne pouvons les entendre; ce que nous avons de mieux à faire, c'eſt de les en croire ſur ces matieres.

PHYL. C'eſt à quoi je n'étois nullement diſpoſé. J'y aurois perdu toutes les choſes neuves & les grandes leçons que j'ai données à ce ſujet.

ARD. Effectivement tout ce que tu dis eſt merveilleux; mais de grace, explique-moi cette belle phraſe : l'*effet de participation d'un objet dominant exiſtera toujours dans la nature*. Qu'eſt-ce que la participation des objets? Tu auras à ton ordinaire mal compris ce que tu as lu ou entendu dire à quelque Artiſte.

PHYL. Il eſt certain qu'ils ont dit quelque choſe de ſemblable.

ARD. *La participation d'un objet dominant!* Je ne ſais ce qui m'empêche de rire de cette bévue; c'eſt que je ſuis bon-homme, on le ſait; j'aime mieux tâcher de donner un ſens à ton diſcours, & lire *la participation des lu-*

mieres au ton d'une lumiere dominante existe dans la nature (a). Cela ne suffit pas encore pour éclaircir l'idée que tu as apperçue confusément, & par conséquent exprimée de même. Pour étendre cet effet de participation jusqu'où tu le portes, il faut ajouter que de plus *les lumieres réfléchies par les objets qui se les renvoient les uns aux autres sont cause que les ombres participent du ton des objets qui les environnent.*

PHYL. C'est ce que je voulois dire.

ARD. Et ce que tu n'as pas dit. Tu n'étois point obligé de savoir ces choses-là; mais ne les sachant pas, pourquoi te mêler d'en écrire? En conséquence des beaux principes que tu as posés à tâtons, tu insultes un des plus excellens Artistes qu'il y ait actuellement *. Puisque tu aspirois à passer pour connoisseur dans l'esprit de quelques personnes qu'il t'importoit d'é-

(a) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 177.

* M. V***.

blouir, pouvois-tu commettre une plus grande mal-adresse que de t'acharner contre un homme qui, par ses talens, avoit obtenu une estime particuliere des vrais connoisseurs, & même des Artistes les plus intéressés à contester son mérite? Etois tu assez fou pour penser que cette estime ne fût pas fondée sur des talens réels & rares?

PHYL. On ne fait sa réputation qu'en attaquant les hommes distingués; d'ailleurs les ouvrages de cet Artiste ne flattoient ni mon goût ni mes yeux.

ARD. C'est justement ce qui a démontré que cette prétendue *Société d'Amateurs* étoit dépourvue de goût. S'ils eussent été des Juges éclairés, sans s'arrêter à ce qu'on peut desirer dans ses ouvrages quant à un certain éclat, qui le plus souvent n'est qu'un moyen de séduire les ignorans, ils auroient sçu appercevoir le vrai mérite où il est, quoique destitué de ce brillant séducteur. Ils auroient découvert & relevé ces traits savans qui peuvent échapper au vulgaire, trop facilement

entraîné par une ſorte de charlatanisme de coloris étranger à la nature ; tu n'aurois pas mépriſé une beauté, parce qu'elle n'avoit ni rouge ni mouches ; tu aurois ſçu apprécier ſes graces naïves & naturelles. Ah, mon pauvre *PhylaKei*, tu as bien ridiculement dévoilé ton ignorance.

PHYL. Ne doit-on pas ſe livrer au premier ſentiment qu'on éprouve ?

ARD. Cela eſt bon pour l'ignorant ; l'Amateur s'inſtruit, examine.

PHYL. Examine donc toi-même ce que je lui reproche, & tu applaudiras à la juſteſſe de mon jugement.

ARD. Voyons. Tu exhales *ton humeur* contre les *apôtres de ces prétendues manieres fortes en couleur*. C'eſt la premiere fois qu'on a entendu reprocher à cet Artiſte une maniere trop forte en couleur. Tu as habilement choiſi le Peintre qui donne le moins de priſe à ce reproche. Aſsûrément tu

(a) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 179.

étois alors en délire. Pour comble de folie tu trouves dans sa maniere de colorier les souillures du temps, lui à qui on pourroit plutôt reprocher d'être trop clair, & d'avoir besoin de ces souillures du tems pour achever & perfectionner ses ouvrages.

PHYL. Mais ce que tu dis-là n'est-il pas un défaut ?

ARD. Il n'en seroit pas moins vrai que tu as jugé cet Artiste tout de travers. Je ne prétends point lui reprocher comme un défaut ce qui est peut-être un avantage dans ses tableaux, en ce qu'ils ne peuvent que s'embellir avec les années, tandis que beaucoup d'autres qui ont d'abord toute la force qu'on y peut desirer se trouvent en peu de temps noircis au point qu'on n'y distingue plus rien.

PHYL. J'avois mon but : je voulois décrier le goût, la manie, l'enthousiasme de nos amateurs pour les tableaux anciens, je m'en suis pris à qui j'ai pu. Cette précieuse & vénérable crasse, comme je l'ai dit, a pour eux les plus puissans attraits.

ARD. Où as-tu donc rencontré de ces amateurs ? Pour moi je n'en ai point connu qui ne fît ôter, autant qu'il étoit possible, cette crasse de dessus les tableaux qui lui appartenoient, & qui ne préférât les mieux conservés. Au reste, il t'arrive, comme à tant d'autres qui ne sont pas au fait de la Peinture, de confondre la crasse qui salit les tableaux avec cet accord que quelques années leur donnent : accord si merveilleux, qu'il n'est point de tableau récemment fait, qui, avec le même degré de mérite à tous égards, puisse se soutenir contre un tableau qui aura dix années. C'est encore un mystere que je veux bien t'apprendre.

PHYL. Conviens du moins que tout ce que j'ai dit là-dessus est bien tourné.

ARD. Si je voulois entrer dans une longue discussion, je te ferois voir combien la langue que tu veux parler t'est étrangere. Je me borne à un seul exemple. *Les grandes parties de la Peinture se rencontrent encore dans le*

faire de ce Peintre (*a*). Eſt-ce que la compoſition, le deſſein, le coloris, ſont dans le *faire ?* Le *faire* eſt ſans doute une des parties les plus intéreſſantes de la Peinture ; mais cette partie peut exiſter ſans les autres ; lorſque le *faire* y eſt joint, il acheve de donner à la Peinture le charme dont elle eſt ſuſceptible.

PHYL. Tu approuves du moins l'éloge pompeux que j'ai fait de M. *Greuze.*

ARD. J'en ſuis aſſez content pour le fond. C'eſt dommage que tu ne puiſſes pas écrire une ligne ſans cette affectation ridicule qui caractériſe ton ſtyle. Le Peintre *acquiert par cette expreſſion* (a) *un prix bien ſéduiſant pour les ames qui ont conſervé dans le tumulte du monde ce fond de candeur qui adoucit les paſſions, & qui donne à tous leurs mouvemens une teinte de délicateſſe par laquelle elles deviennent autant de vertus en même temps qu'elle*

(a) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 179.

prête à l'esprit des graces qui forcent l'envie même à en aimer la supériorité. Quel galimatias ! Et sur-tout qu'il est bien placé à propos de la tête d'une petite fille de dix ans !

PHYL. Je n'ai point attaqué M. *Chardin;* pour le coup tu me sauras gré de ma modération.

ARD. Tu n'as pas osé l'attaquer directement de peur d'attirer contre toi tous les connoisseurs ; mais tu t'es enveloppé, selon ta coutume, d'une phrase louche qui équivaut à un trait de satire ; *il parvient à des effets qui répondent à ses vues (a)* ; beaucoup de gens en font autant ; il s'agit de savoir si leurs vues sont justes ; tu ajoutes, *& qui satisfont les Amateurs de ce genre.* Ne satisfait-il pas aussi le public & les connoisseurs ?

PHYL. C'étoit une maniere honnête de faire entendre que je n'en étois pas satisfait.

ARD. Ainsi l'on te doit des remerciemens quand tu veux bien t'interdire des injures grossieres ! Tu ne t'es

n'es pas contraint à l'égard du tableau de la Résurrection : on voit que tu as pris plaisir à décourager un Artiste qui développoit des talens supérieurs à ceux qu'on lui connoissoit déja, & qui donnoit des espérances que tes raisonnemens amphigouriques pouvoient faire avorter.

PHYL. Tu ne te plaindras pas de l'éloge de M. Vernet.

ARDEL. En effet rien de plus magnifique que de voir la nature *enlevée à elle-même & transportée sur des toiles* (a), & l'artifice par lequel ce Peintre fait *ENLEVER LA SECHERESSE de ces sortes de copies*. Delà tu reviens à tes déclamations ordinaires contre *les connoisseurs entêtés des préjugés de l'art* qui s'appuient *sur une subtilité sophistique pour justifier le goût dépravé des manieres outrées de telle ou telle nuance de couleur dans un tableau.* Apprends-moi, de grace, quelle est cette *subti-*

(a) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 18, 189.

lité sophistique qui justifie les *manieres outrées.*

PHYL. Eh ne dit-on jamais rien dans les livres sur des suppositions sans fondement ? Suis-je plus coupable que tant d'autres ?

ARDEL. Mais par ces répétitions continuelles tu fais périr d'ennui ton lecteur infortuné. Je passe ce long & fastidieux discours sur les portraits où tu peins quelques Artistes comme *pressés d'une indigente nécessité ;* c'est-à-dire d'une indigente indigence, ce qui les rend les artisans de *froids simulacres*, de *simulacres de femmes, blancs & rouges*, dont il résulte néanmoins une *idée générale, d'après laquelle nous devons croire un portrait copié d'après plusieurs momens.* Un portrait copié *d'après plusieurs momens , & d'après une idée générale !* Que tu raisonnes bien de l'art ! Mais où as-tu vu des portraits qui soient *travaillés à peu près comme ces représentations informes que le hazard produit dans les tourbillons de vapeurs coloriées*, qui obtiennent *une vogue momentanée par une*

fermentation de société. Après la description que tu en fais, feroit-il possible que quelque société pût vanter de tels ouvrages? Tu pars de-là pour mépriser les *petites ressources de l'impéritie & de la paresse, & ces brillans chiffons* qui déguisent les *personnages*, & tu remarques habilement que la *justesse est difficile à saisir entre une inaction de mort & une action trop forte ou trop vive pour la durée du temps pendant lequel on regarde un tableau.*

PHYL. Tu mutiles tout ce que j'ai dit de maniere à le rendre ridicule; il n'en est pas ainsi lorsqu'on me lit de suite.

ARDEL. Crois-tu de bonne foi que tes expressions ampoulées acquierent de la justesse, parce qu'elles sont noyées dans un déluge de paroles qui n'ajoutent rien au sens. Mais poursuivons. Comme tu ne conçois pas que des Artistes qui t'ont méprisé puissent avoir le sens commun, tu t'émerveilles des éloges que ces *fiers connoisseurs* ont donné au tableau de M. *Aved*, & tu

te figures que *cela les confond* (a) *avec ces vils ignorans que ees Messieurs dédaignent, & dont ils affectent tant de faire répéter la dénomination par leurs scribes.* Ta conscience t'auroit-elle fait prendre pour toi ce que ces scribes ont pu dire en général ? Mais tu te dédommages amplement des vérités affligeantes qu'on te dit, par les éloges pompeux que tu te donnes.

PHYL. Comment ? Où...

ARDEL. Dans cette lettre où tu vantes toi-même tes grandes & savantes connoissances en Peinture.

PHYL. Cette lettre (*b*) ne porte pas mon nom.

ARDEL. Quel autre que toi-même auroit pu dire de tes remarques sur les Pieces de théâtre, qu'*elles sont émanées d'un goût vif, mais juste, & écrites par sentiment.* Est-ce d'après cette assertion qu'on t'a confié dans le Mercure

---

(a) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 198.

(*b*) *Ibid.* page 209.

l'article des Spectacles? Il n'y a qu'à jetter les yeux sur tes analyses, pour se convaincre qu'on n'a jamais rien lu dans ce genre de plus grotesque & de plus ridiculement majestueux; interroge le cri public. Quel autre que toi auroit osé avancer que *les observations d'une Société d'amateurs sont un présent dont le Public paie tous les jours le prix, par le plaisir qu'il prend à les lire.* Après cela dire qu'*on trouve dans tes observations les principes les plus abstraits des Arts approfondis avec un air de légéreté*... Dieux quelle légéreté! *Phylakei*, c'en est trop. Laisse-moi respirer, & lis les Œuvres de ton bon ami *C*****.





ENTRETIEN IV.

ARDELION & PHYLAKEI.

ARDEL. JE te fais mon compliment. Comment donc ; avec quelle vigueur tu attaques, dans une lettre (*a*) que tu supposes écrite à *la Société d'Amateurs*, le plat artisan d'une critique qui ne sortoit pas de ton magasin ! Te voilà presque l'ami des Arts.

PHYL. Qui t'a dit que cette lettre étoit de moi ?

ARDEL. Qui me l'a dit ? Ton style, qui n'est que trop reconnoissable, l'en-

(*a*) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 274.

cens que tu te prodigues, sans compter celui que ton cher *Eisodos* fait fumer en ton honneur. Il nous annonce que dans cette lettre *on releve agréablement & avec tant de justesse* les bévues de l'anonyme. Pour toi, tu dis à la *Société* d'amateurs, c'est-à-dire à toi-même : *Vous, Messieurs, qui êtes instruits, vous qui prenez tant d'intérêt aux Arts .... vous qui avez conservé à ces mêmes Artistes l'intégrité de leur réputation* (a). Nous avons vu la vérité de cette assertion par la maniere dont tu as traité M. *V**** & quelques autres. Tu dis cependant que M. *Deshais* & M. *Doyen* ont reçu des éloges flatteurs des *véritables Juges de leurs talens naissans* (b). Mais tu as pris les précautions nécessaires pour expliquer ce que tu entends par ces véritables Juges, ce sont ces *Messieurs Ecrivains éclairés du Salon* : c'est-à-dire toi.

PHYL. Puisque je n'ai pas mis mon

(a) *Observat. Littér.* année 1759, cahier 18, page 274.
(b) *Ibid.* page 275.

nom, il n'eſt pas honnête de me deviner, quelque reconnoiſſable que ſoit mon ſtyle.

ARDEL. Eſt-ce ma faute, ſi tout le monde te reconnoît? Que ne te maſques-tu mieux (*a*)? Au reſte, je t'approuve aſſez lorſque tu dis que la critique peut faire autant de tort à un Homme de lettres qu'à un Artiſte. Il y a cependant cette différence, que l'ouvrage d'un Auteur eſtimable peut aller par-tout où va la critique, ſe défendre lui-même, & mettre tous les bons eſprits à portée de lui rendre juſtice; l'ouvrage de l'Artiſte n'a pas le même avantage. Tu diras peut-être que la Gravure peut le répandre; mais on ne grave pas tous les tableaux; d'ailleurs une eſtampe eſt rarement aſſez exacte pour faire juger des divers mérites de l'ouvrage. Elle ne peut ſur-tout parer aux jugemens injuſtes qu'on aura portés ſur la couleur.

Maintenant lis le bon avis que te

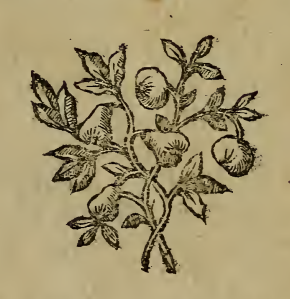
(*a*) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 20, page 327.

donne M. *Falconet* dans sa lettre à M. l'Abbé *Eisodos*, lettre que ridiculement tu as tâché de faire passer pour un acte par lequel il reconnoissoit ton tribunal.

PHYL. Ah, cher *Ardelion*, malgré les choses désagréables que tu me dis, j'aime encore mieux t'entendre que de le lire !

ARDEL. Lis, lis, tu y recevras de nouveau une petite leçon dont tu aurois dû mieux profiter ; tu y apprendras pourquoi les Artistes récusent quelquefois les gens de Lettres, & sur-tout les demi-Lettrés. Car il est à remarquer qu'il est encore sans exemple qu'aucun véritable homme de Lettres ait attaqué les Artistes ; ce sont toujours des Auteurs, comme toi, qui cherchent à se faire un nom par ces misérables petits libelles. Ecoute ce que te dit M. *Falconet* « : Si les Ar-» tistes en appellent, c'est que le des-» potisme est révoltant ; c'est que les » gens de Lettres, en général, pensent, » raisonnent, jugent quelquefois avec » trop de précipitation, & veulent di-

» riger les Arts ſans en bien connoître
» les principes ; c'eſt qu'un Artiſte qui
» a ſes vues, quelquefois juſtes, a ſou-
» vent été dérouté par trop de com-
» plaiſance *à écouter des froideurs ou*
» *des travers doctement prêchés* ; qu'en-
» fin ſi les gens de Lettres étoient plus
» éclairés ſur ce qui regarde les Arts,
» ils ſeroient plus retenus, conſeille-
» roient mieux, & ſeroient écoutés
» avec plaiſir & avec fruit.





ENTRETIEN V.

ARDELION & PHYLAKEI.

ARDEL. NOus voici à ta fameuse querelle avec l'Artiste épistolaire. Je ne te blâme point d'avoir relevé le ton qu'il avoit pris, mais je désapprouve ta pesante ironie, ainsi que les chicanes injustes que tu lui fais en détournant le sens des choses qu'il a dites avec restriction, pour les lui faire dire affirmativement. Il faudroit un peu de bonne foi dans ces disputes. Il n'est pas nécessaire que nous suivions ta longue déclamation, ni que nous nous égarions dans le labyrinthe de vétilles où tu cherches à embarrasser ton adver-

ſaire. Il t'a foudroyé par ſa réponſe (a).

PHYL. Ne conviens-tu pas que j'ai eu raiſon de relever les termes peu meſurés dont il s'étoit ſervi ?

ARDEL. Tu ne devois pas oublier que tu avois mis ſa patience à bout.

PHYL. Je ne l'avois pas nommé; ne devoit-il pas ſe ſoumettre comme les autres aux déciſions d'un homme éclairé ?

ARDEL. Eclairé ! Tes écrits même aſſurent le contraire. Peut-on s'empêcher de rire du tourment que tu te donnes pour tâcher de prouver qu'on avoit manqué le ſublime d'un tableau, parce qu'on y avoit mis à un caſque des plumes au lieu de crins de cheval, & qu'on avoit omis des étoiles d'or à une cuiraſſe ; n'eſt-ce pas une belle choſe que la diſtinction du vrai moral & du vrai phyſique ? Tu t'étonnerois bien ſi l'on te diſoit que le vrai phyſique eſt le principal but de la Peinture ; que c'eſt là ce qui eſt difficile, & que

(a) Dans l'Année Littéraire.

tout ce qui peut conduire à le bien rendre est essentiellement ce dont les Artistes ont besoin de s'instruire. Mais tu ne comprendrois pas cela, & tu ferois tes efforts pour y trouver un mauvais sens.

Passons à ta seconde réponse (*a*) à ce même Artiste, sur ce qu'il avoit imprimé dans le Mercure du mois de Mai 1760. Penses-tu qu'en effet il y ait eu aucun Lecteur qui n'ait apperçu que ta prétendue réponse n'étoit qu'un plat persiflage qui ne répondoit à aucun des raisonnemens sérieux qui t'avoient été opposés. C'étoit bien là le cas où la réimpression de ce que tu critiquois auroit été une réponse solide à ta critique.

Phyl. Il seroit plaisant qu'on crût répondre ainsi à un critique; j'ai bien fait sentir l'absurdité de cette idée (*b*).

Ardel. Ton adversaire ne l'a sûrement pas eue, mais elle ne seroit pas

---

(*a*) *Observat. Littér.* année 1760, cahier 12, page 106.

(*b*) *Ibid.* page 110.

auſſi abſurde qu'elle te le paroît. Lorſqu'une critique ne répand du ridicule ſur un écrit qu'en lui attribuant beaucoup de ſottiſes qu'il n'a point dites; la meilleure réponſe ſeroit de réimprimer. Mais dis-moi, quand tu t'es apperçu que ton adverſaire ne t'attaquoit qu'avec les armes de la raiſon, & qu'il reſpiroit la *bonhomie*, comme tu le dis toi-même, pourquoi ne lui répondois-tu pas ſur le même ton; aurois-tu été aſſez judicieux pour ſentir que ces armes ne te ſeroient pas auſſi favorables que l'inſulte?

PHYL. Mais que diras-tu de ſon début, « l'affectation avec laquelle l'Ob» ſervateur *APPELLÉ* dans ſes feuilles » des remarques d'Amateurs....

ARDEL. Eſt-il bien vrai que tu ne te ſois pas apperçu que c'étoit une faute d'impreſſion? Qu'on devoit lire *RAPPELLE*, & qu'alors cela faiſoit un ſens.

PHYL. Etoit-je obligé de le deviner?

ARDEL. Tu ne l'as pas voulu voir, parce que tu y aurois perdu la fauſſe

prise que cela paroissoit te donner sur ton adversaire, charmé de pouvoir t'écrier que cela étoit *inintelligible*, que c'étoient *des paroles imprimées au hasard pour figurer aux yeux quelque partie d'un discours que l'esprit auroit bien voulu faire*. C'étoit en effet une belle occasion de relever *son peu d'adresse à s'énoncer*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Lecteurs qui n'étoient pas intéressés à y trouver des fautes, ont aisément suppléé à cette omission de l'Imprimeur, en restituant une lettre. Que deviennent alors toutes les exclamations que tu fais sur ce sujet? C'est cependant la seule faute que tu aies citée. Tu t'es apparemment figuré qu'on t'en croiroit sur ta parole, & tu ne t'es pas donné la peine de faire voir sur quoi tu te fondois pour dire que *s'il ne choisit une langue dans laquelle il puisse s'énoncer plus intelligiblement qu'en françois, on ne pourroit que demander des traductions de ce qu'il auroit écrit* (a).

PHYL. Voulois tu que je transcrivisse toutes ses fautes?

(a) *Observat. Littér.* année 1760, cahier 22, page 104.

ARDEL. Il falloit du moins en recueillir quelques-unes pour appuyer ta critique ; autrement on ne voit dans ce que tu dis que des injures. Je ne crois pas que cet Artiſte ſe pique du talent d'écrire. Mais il n'y a que toi qui puiſſe lui reprocher de n'être pas intelligible, & particuliérement pour ceux qui ſont au fait des matieres qu'il traite.

PHYL. Ce n'eſt point aux Artiſtes qu'il convient d'écrire ſur les Arts.

ARDEL. Tu ne veux donc pas que M. *Rameau* écrive ſur la Muſique. Je vais plus loin : pour connoître tous les arts & tous les talens, il ſeroit à ſouhaiter que les Artiſans même écriviſſent ſur leurs métiers. Les réflexions d'un Praticien, quelque mal en ordre qu'elles puſſent être, ſeroient toujours des matériaux précieux, dont le Théoricien ſauroit tirer de grandes lumieres.

PHYL. Il faudra donc s'attendre à lire des Traités de ſerrurerie par des Serruriers, des . . . . . .

Ardel. Cela n'en feroit que mieux. Les tracaſſiers comme toi leur feroient ſans doute mille chicanes; mais les gens ſenſés qui cherchent les choſes préférablement à l'art de les exprimer, y trouveroient de véritables connoiſſances ou curieuſes ou utiles, dont on manquera, ſi l'on n'a pas cette indulgence.

Phyl. Hé bien, qu'ils écrivent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils reſpectent les hommes qui, comme moi, ſont faits pour les enſeigner.

Ardel. En effet les leçons dont tu les endoctrinois étoient fort importantes, particuliérement ſur la néceſſité d'obſerver le coſtume. La différence entre l'Artiſte épiſtolaire & toi, c'eſt que comme tu ne ſens pas les beautés réelles de la Peinture comme Peintre, tu n'y attaches aucune conſidération, & que tu rapportes tout au ſeul coſtume; ce qui lui prouve que tu fais le connoiſſeur ſans fondement. Cet Artiſte convient avec toi qu'il eſt néceſſaire d'obſerver le coſtume, mais il ne

veut pas que ce ſoit avec une rigueur pédanteſque ; il croit que dans bien des cas, il eſt pluſieurs circonſtances de ce coſtume qui doivent être ſubordonnées aux beſoins de l'art & à la néceſſité de plaire à l'œil.

PHYL. Tu fais ton poſſible pour donner un ſens favorable à ſes écrits ; que ne me traites-tu de même ?

ARDEL. Il a écrit pour communiquer ſes idées, ſimplement & ſans prétention ; mais toi tu t'ériges en Juge, en *Société d'Amateurs ;* tu te mêles de critiquer : On eſt en droit de peſer la valeur de tes écrits ; & lorſqu'à travers la multitude de tes paroles & la tournure ſophiſtique de tes phraſes, on parvient à découvrir qu'ils ne contiennent que les choſes les plus communes & ſouvent des abſurdités, on eſt bien fondé à t'impoſer ſilence & à employer tous les moyens pour ſe délivrer de tes écrits importuns.

PHYL. Cependant il eſt certaines ſciences dont je peux les inſtruire, par exemple l'acouſtique.

ARDEL. Ne parles pas de cela pour ton honneur ; tu as voulu faire parade du nom de cette ſcience que tu connois auſſi peu que les Arts. *Tes rayons ſoncres & parallellement* répercutés ont fait rire tout le monde : tu n'as pu répondre à la bévue que l'Artiſte te reprochoit, que par une mauvaiſe ironie, en ſuppoſant qu'il avoit eu beſoin de ſix mois & d'une méditation profonde pour raiſonner ſur cette matiere. Il eſt certain qu'il t'a *fait ſentir modeſtement ſa ſupériorité ſur toi*, même en ce que tu croyois n'être pas de ſon reſſort. C'en eſt aſſez ; relis ſes réponſes & tâche de t'inſtruire.





ENTRETIEN VI.

Ardelion & Phylakei.

Ardel. Nous avons vu, mon pauvre *Phylakei*, à quel excès tu déraisonnes lorsque tu parles Peinture; voyons si tu nous diras des choses utiles, ou du moins intéressantes, sur l'Architecture. Je suis fort content de ton éloge du Catafalque du Roi & de la Reine d'Espagne, par M. *M. A. Slodtz*. Tu as loué avec beaucoup de raison les rares talens de ce grand Artiste.

Phyl. Enfin il arrive donc que tu es content de moi; tu conçois que j'étois propre à quelque chose. En faveur de la justice que tu me rends, & dans le desir que j'ai de captiver ton

amitié qui m'eſt ſi néceſſaire, je te dirai que l'applaudiſſement public m'a entraîné cette fois, & que j'ai bien voulu ne pas me ſervir de toutes mes lumieres critiques ; d'ailleurs cet Artiſte m'a gagné le cœur en faiſant uſage d'une idée ingénieuſe que j'avois droit de réclamer ; pour qu'il fût auſſi content de moi que je l'étois de lui, je recueillis tout ce que j'entendois dire aux connoiſſeurs & même aux Artiſtes ; car quoique j'aie toujours paru faire peu de cas de leurs jugemens, j'ai ſçu dans l'occaſion en faire uſage, ſur-tout lorſque j'ai voulu louer. Ce ſont proprement eux qui parlent, quoique je ne l'annonce pas.

Ardel. J'aurois bien dû me douter que ce qu'il pouvoit y avoir de bon dans tes écrits, ne s'y rencontroit que lorſque tu étois l'écho des habiles gens. Mais dis-moi, je te prie, où ſont les principes que tu promettois de déduire de ce beau Catafalque, & que ton prôneur *Eiſodos* annonçoit avec tant de pompe ? Je croyois que j'allois y trouver des *regles fixes* pour empêcher

qu'à l'avenir perſonne ne traitât ce genre d'Architecture avec mauvais goût.

PHYL. N'ai-je pas fait remarquer qu'il ne falloit pas négliger les convenances ?

ARDEL. Ce ſont de ces généralités connues de tout le monde, & qui en effet n'inſtruiſent de rien. Aucun de ceux qui font de ces ouvrages ne ſe propoſe de manquer aux convenances ni même de les négliger ; mais en les rempliſſant, tous n'ont pas le talent de le faire avec ce goût qui eſt le fruit d'une longue étude de l'art & d'un ſentiment éclairé de ce qui conſtitue le vrai beau, ſoit dans l'effet du tout enſemble, ſoit dans l'heureux choix des détails qui l'enrichiſſent ; c'eſt là ce qui diſtinguoit cette décoration de celles qui l'avoient précédée.

PHYL. J'ai ajouté qu'il ne falloit pas mêler le ſacré avec le profane.

ARDEL. Belle leçon ! Y a-t'il quelqu'un qui l'ignore ou qui manque à l'obſerver ? Si ceux qui ont traité ces

ſortes de décorations ne l'ont pas fait à beaucoup près avec autant de génie que M. *M. A. Soldtz*, ce n'eſt pas pour avoir manqué à ces loix qui ne ſont que des regles de raiſon & nullement de goût ; c'eſt que, faute d'avoir vu les beaux reſtes de l'antiquité, qui ſont les exemples du bon goût, ils étoient livrés au goût meſquin qui régnoit alors ; ils étoient même d'autant plus excuſables, que ce mauvais goût s'étendoit juſqu'aux édifices les plus ſolides, & qu'il étoit adopté du Public. D'après un faux principe que tu poſes toi-même, ils croyoient que leurs *moyens d'exécution* étant preſque *auſſi prompts*, (comme tu le dis par une belle exagération) que l'imagination qui les produit (*a*), ils devoient *tenir en quelque ſorte du preſtige, & monter un peu au-delà de l'ordre naturel des Arts*. C'eſt en conſéquence de cette erreur (que tu adoptes & que tu crois propre à juſtifier *quelques licences*) qu'ils ſe ſont égarés. Apprends, mon ami, comme

(a) *Obſervat. Littér.* année 1760, cahier 5, page 321.

un principe certain, que ni dans les décorations de théatre, ni dans les pompes funebres, on ne doit rien présenter aux yeux qui n'ait l'apparence de solidité, & qui, pour me servir de tes expressions, ne suive l'ordre naturel des Arts.

PHYL. C'est ce que j'ai voulu dire.

ARDEL. Et que tu n'as pas dit. Ce que tu devois conclure, c'est que dans les choses même qui paroissent les moins importantes, il faut toujours s'adresser aux Artistes les plus distingués; l'erreur commune est qu'il y a certaines choses que les Artistes médiocres peuvent travailler aussi-bien que les plus habiles.

PHYL. N'ai-je pas donné des principes, lorsque j'ai dit que le genre des décorations doit se terminer par leurs objets, que le choix des détails doit y avoir un rapport sensible, & tant d'autres choses semblables.

ARDEL. Tout cela est fort bon, mais ces choses sont connues de tout le monde. Si l'on peut dire que ce sont

en

en effet des regles fixes dont on ne doit pas s'écarter ; il eſt également certain qu'elles ne ſuffiſent pas pour diriger l'homme d'art ; que ce n'eſt pas leur obſervation qui caractériſe particuliérement le grand Artiſte du médiocre ; & qu'on peut, ſans les violer, faire des choſes de mauvais goût, faute d'avoir le ſentiment du beau & du grand.

PHYL. N'applaudis-tu pas à la belle deſcription que j'ai faite de l'ordre Ionique employé par ce grand Artiſte ?

ARDEL. C'eſt un ordre, dis-tu, riche ſans luxe, élégant ſans trop de *légéreté, qui ne peut détonner ni avec l'éclat des plus brillans ornemens, ni avec l'auſtere dignité des plus graves cérémonies* (a)· Voilà de belles paroles, mais on peut les appliquer au Corinthien & au Compoſite. Il n'y a rien de merveilleux à avoir employé dans cette occaſion l'Ionique ; l'Artiſte pouvoit également ſe ſervir du Corinthien, tout dépend de la maniere de le traiter

(a) *Obſerv. Litt.* année 1760, cahier 5, page 326.

& de l'orner ; & d'ailleurs cet Ionique eſt le même qui ſert depuis quinze ans à toutes ces décorations.

PHYL. C'eſt ce que j'ignorois.

ARDEL. Cette belle note ſur les caſſolettes, qu'on y nomme mal-à-propos des urnes, (*a*) de qui eſt-elle ?

PHYL. De mon ami *Eiſodos*, ſans doute.

ARDEL. De toi-même ; les éloges que tu te donnes dans le texte prouvent qu'elle eſt de ta façon. Je t'admire ſur-tout, lorſque tu fais entendre que tu as conſeillé l'uſage des caſſolettes au théâtre.

PHYL. Peut-on me diſputer cette gloire ?

ARDEL. Elle eſt ſi mince, que ce n'eſt pas la peine de te de te la conteſter. Tu t'écries cependant, *ſans doute les Artiſtes routiers trouveront bien ridicule ce peu d'hommages que nous ren-*

(*a*) *Obſervat. Litt.* année 1760, cahier 5, page 334.

dons ici à une belle idée qu'ils croiront avoir rejettée cent fois à cause du peu d'efforts qu'elle a dû coûter à concevoir (a). Et comme si cette magnificence de paroles pour une misere, n'étoit pas déja assez boufonne. Tu ajoutes cette belle sentence : *ce qui caractérise presque toujours le grand trait du génie dans l'invention, est un rien quand il est trouvé, & que souvent en effet, avoit dédaigné l'ignorance, ou le mauvais goût* (b). Mais ce n'est pas encore tout, ton bon ami *Eisodos*, ou plutôt toi sous son nom, vous prenez soin d'avertir qu'on doit cette *pompe ingénieuse* (quelle superbe expression pour des cassolettes) *à la circonstance singuliere & rare par laquelle un homme qui reunit aux lumieres de la littérature, le goût des arts & l'expérience du théatre, se trouva chargé dans ces occasions de la direction de cette partie* (c) Cet homme rare c'est toi, c'est Monsieur *Phy-*

(a) *Observat. Litt.* année 1760, cahier 5, page 335.

(b) *Ibid*, page 334.

(c) *Ibid.*

lakei! Je ſuis édifié de ta modeſtie; mais examinons l'importance de cette ſublime invention que des Artiſtes routiers n'auroient pu trouver ou qu'ils auroient rejettée. Eſt-il bien ſur qu'ils n'en aient jamais fait uſage?

PHYL. Je ſais bien que de tout temps on s'en eſt ſervi dans des pompes funebres ou dans des décorations d'un autre genre.

ARDEL. Quelle eſt donc ta merveilleuſe découverte?

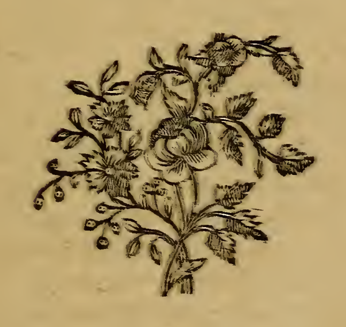
PHYL. C'eſt d'avoir, par un des plus rares efforts du génie, imaginé d'y brûler réellement quelque bois de ſenteur qui pût produire de la fumée.

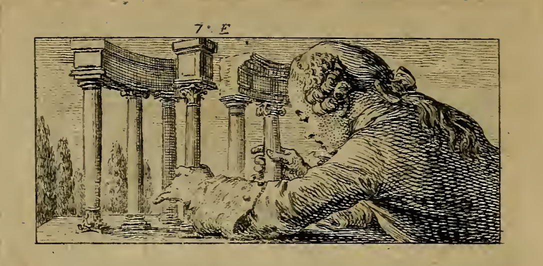
ARDEL. Ainſi c'eſt la fumée que tu as inventé, & tu trouves ridicule quiconque ne regardera pas cela comme *le grand trait du génie.*

PHYL. Sans doute. N'ai-je pas entendu louer les caſſolettes de M. *Slodtz.*

ARDEL. J'en conviens. Mais ce n'eſt pas la fumée qui en ſortoit qui a

mérité des éloges. Ce que l'on a admiré, & avec raison, c'est la forme heureuse & dans le goût excellent du plus bel antique, que l'Artiste a sçu y donner; talent dont tu ne te doute pas. Mais laisse-moi, & si l'encens de tes cassolettes t'a porté à la tête, va cuver ton ivresse, laisse évaporer cette fumée.





ENTRETIEN VII.

ARDELION & PHYLAKEI.

ARDEL. LE ſupplice auquel je ſuis condamné eſt affreux ; il faut le ſubir ; il faut obéir à *Minos*, il faut le confondre ou le corriger. Laiſſe-là tes lectures, *Philakei*. Je viens de parcourir ta mortelle diſſertation ſur la maniere de placer le maître autel dans une Egliſe. Quel énorme fatras d'érudition ſuperflue pour former un doute d'enfant.

PHYL. Un doute d'enfant ! Le problême de ſavoir ſi l'on doit placer le maître autel au fond du chœur ou vers le centre de l'Egliſe, te paroît puérile.

ARDEL. Ne vois-tu pas qu'il faut le placer ſelon le plan qu'on adopte ?

PHYL. Selon le plan ?

ARDEL. Qui en doute, excepté toi? Si le plan eſt une nef ſuivie d'un chœur, ſans ce que l'on appelle les bras de la croix, ou du moins ſi ces bras ſont très-peu conſidérables, comme dans la plupart de nos petites Egliſes, alors il faut que l'autel ſoit au fond : il ſeroit ridicule qu'ayant ſi peu d'eſpace on le coupât en deux, & qu'on en fît perdre la moitié.

PHYL. Hé bien, n'eſt-ce pas là ce que j'ai dit, à peu près ?

ARDEL. Mais lorſque c'eſt une grande Egliſe, comme Saint Sulpice ou Saint Roch ; que les bras de la croix du plan ſont capables de contenir beaucoup de monde ; que d'ailleurs cette Egliſe eſt décorée d'un dôme qui décide le centre comme le lieu principal, l'autel doit y être placé.

PHYL. Tu te décides bien vîte ; je n'avois point entendu faire cette diſtinction.

ARDEL. Je ne te la donne pas pour *le grand trait du génie.* Il n'y a personne qui ne ſache ces choſes.

PHYL. Le trait du génie paroît dans la comparaiſon que j'ai faite du *nouveau genre introduit dans les Egliſes*, *avec les* Temples de la Religion poétique des anciens (*a*) ; & tu dois être enchanté de ce que j'ai dit de prodigieuſement ſavant ſur ce ſujet.

ARDEL. Nullement. Où as-tu trouvé *que chaque Temple avoit un genre particulier de ſtructure, relatif à l'emploi & au caractere attribués à la Divinité qu'on y adoroit* (b). Eſt-ce que le Temple d'une Divinité devoit être de marbre, celui d'une autre de pierre, & celui d'une troiſieme de brique.

PHYL. Ce n'eſt pas cela. Je prétends dire qu'ils étoient d'un autre genre de décoration.

ARDEL. C'eſt donc la décoration que tu appelles la ſtructure.

(*a*) *Obſerv. Littér.* année 1760, cahier 20, page 296.
(b) *Ibid.* page 297.

PHYL. N'ai-je pas ajouté pour m'expliquer, qu'un Grec ou un Romain, auroit mis une *grande diſtinction entre le Temple de Pluton ou celui de Vénus.*

ARDEL. Cela peut être entre deux Divinités d'un caractere auſſi oppoſé; mais à la réſerve de quelques attributs exécutés en ſculpture, & dont les anciens étoient fort économes, cette diſtinction auroit-elle été fort grande entre les Temples de Junon, de Diane, d'Hébé, où même de Vénus.

PHYL. Cependant nous obſervons de grandes variétés *ſur nos Théatres, où nous avons de ces ſortes de Temples à repréſenter.*

ARDEL. Ce n'eſt pas la premiere fois que j'ai lieu de juger que ta connoiſſance dans l'Architecture eſt abſolument bornée à ce que tu as vu ſur le Théatre de l'Opera; c'eſt ce qui te fait croire que tous les rêves qu'on y repréſente ſont imités de l'Architecture antique. Les grands Architectes de l'antiquité Grecque n'avoient que trois ordres avec leſquels ils ont décoré les

temples & les édifices de tout genre. L'augmentation qu'ont fait les Romains de deux ordres, n'a pas beaucoup étendu les moyens de diverſifier & de caractériſer les édifices. Les légeres différences qu'on trouve dans ce qui nous en reſte ne conſiſtent que dans la plus ou moins grande quantité de rangs de colonnes & dans les ornemens des chapiteaux & des friſes. Comment ſe pourroit-il qu'avec ce peu de moyens les Temples de tant de Divinités euſſent eu chacun *un genre particulier de ſtructure*, ou pour mieux dire, de décoration ?

Phyl. Mais ils devoient différer au moins par l'extrême variété des plans.

Ardel. Tu te trompes encore ; preſque tous les Temples de la belle antiquité, à quelque Divinité qu'ils ſoient conſacrés, ſont un quarré long ou une rotonde. S'il s'en trouve quelques-uns octogones, ou avec quelque autre différence, ils ſont en très-petit nombre, & il ne paroît nullement que cette variété ſoit relative à l'emploi,

à la puiſſance, ou au caractere particulier de la Divinité; ſur-tout elle n'a nul rapport à ce que te fait concevoir ton imagination abondante en idées priſes à l'Opera.

PHYL. Tu ne peux nier du moins qu'il y a bien du génie à avoir conçu que *la forme des coupoles & des dômes devoit être naturellement ſuggérée par la néceſſité de ménager des ouvertures pour donner beaucoup d'entrée à l'air extérieur, & de promptes iſſues à la mauvaiſe odeur & à la fumée* (a).

ARDEL. Cette découverte, dont tu t'applaudis, eſt une nouvelle preuve que tu es mal inſtruit ſur ces matieres. Dans les Temples dont le plan eſt un quarré long, le toit n'eſt point coupé, on n'y a point ménagé ces ouvertures que tu imagines ſi néceſſaires; il en eſt de même des rotondes, les coupoles ſont entieres & non interrompues de percés propres à donner de la lumiere: dans ces deux eſpeces de Temples on

(a) *Obſerv. Littér.* année 1760, cahier 20, page 298.

ſe contentoit de quelques fenêtres ſur les côtés, le plus ſouvent en ſi petit nombre, qu'elles ne pouvoient donner que très-peu d'air & de jour. On doit plutôt en conclure que les ténebres étoient eſſentielles aux fourberies des Prêtres des Payens, tant leurs Temples étoient obſcurs.

PHYL. Tu as beau dire, la raiſon de l'évaporation de la fumée eſt bien évidente dans la rotonde à Rome; cette rotonde n'eſt-elle pas ouverte par en haut.

ARDEL. Ne vois-tu pas que ſi elle n'étoit percée en cet endroit on n'y recevroit aucune lumiere, puiſqu'il n'y a point d'autre ouverture. De plus, la maniere particuliere dont ce Temple eſt traité n'établit point la loi générale.

PHYL. Tout cela ne fait rien à mon ſujet. Si je me ſuis trompé à cet égard, il n'en demeure pas moins vrai que le culte payen exigeoit que l'autel fût au *centre du Temple*.

ARDEL. Erreur encore. Dans le

rotondes, il eſt vraiſemblable que l'autel étoit au centre; mais on trouve au fond des Temples antiques, dont le plan eſt un quarré long, les marques ſenſibles d'un ſanctuaire où néceſſairement étoit l'autel.

PHYL. Hé bien, tu prouves pour moi.

ARDEL. Point du tout. Ces autels n'étoient ainſi placés, que parce que le plan étoit un quarré long. Le plan des Temples chrétiens eſt une croix.

PHYL. Les anciens n'ont-ils pas eu auſſi quelques Temples ſur des plans approchans des nôtres.

ARDEL. On en pourroit peut-être trouver quelques exemples chez les Romains, qui ont hazardé beaucoup de nouveautés dans l'Architecture; mais alors probablement l'autel étoit au centre, ſur-tout ſi l'on ſuppoſe que le cérémonial de ce culte dût être vu de tous les aſſiſtans; ce qui n'eſt pas auſſi certain, comme il eſt aſſuré (contre ce que tu avances) que le culte des Chrétiens doit être expoſé à tous les yeux.

PHYL. Quoi ! *lorſque nous y voyons un Miniſtre ſacré aſſiſté d'un ſeul enfant dans les Meſſes baſſes.*

ARDEL. Oui, même dans les Meſſes baſſes. D'ailleurs le maître autel n'eſt pas deſtiné aux Meſſes baſſes.

PHYL. On y en dit cependant, alors *quelle déperdition de dignité !*

ARDEL. *Déperdition de dignité*, l'heureuſe expreſſion !

PHYL. Eh qu'importe l'expreſſion ! *Dans les Meſſes hautes cette poſition produit-elle plus de pompe ?*

ARDEL. Elle l'expoſe davantage aux regards & à l'édification des fideles.

PHYL. *Nous n'y voyons qu'un plus grand nombre de Miniſtres, dont les fonctions, quoique relatives à la célébration des ſaints Myſteres, n'ont cependant aucune part directe à celle du ſacrifice, & par conſéquent très-peu à l'attention des fideles, qui ne doivent voir que le Célébrant* (a).

(a) *Obſerv. Littér.* année 1760, cahier 20, page 299.

ARDEL. La belle période! qu'elle est instructive! Des Ministres dont les fonctions n'ont aucune part directe à celle du sacrifice, & n'en ont que très-peu à l'attention des fideles.... Et où as-tu pris que les fideles ne doivent voir que le Célébrant?

PHYL. Mais enfin, cette pompe *peut-elle inspirer par les sens une plus grande idée de la cérémonie toute mystérieuse qu'on y célebre?*

ARDEL. Demande à ton Curé. Il faut bien qu'on le croie ainsi; sans cela le cérémonial des Messes hautes seroit inutile.

PHYL. Je prouve ce que j'ai avancé en faisant remarquer combien le Célébrant reste toujours *perdu*, *atténué* pour les spectateurs.

ARDEL. Acheve ta phrase, elle annonce quelque chose de fort important.

PHYL. Je dis que le Célébrant reste aussi *perdu & atténué par cet isolement de l'autel dans les Messes solemnelles que dans les Messes basses.*

ARDEL. Je ne comprends pas ce que tu veux dire, ni pourquoi le Célébrant seroit perdu parce qu'il est isolé. J'aurois cru qu'il en auroit été d'autant plus facile à distinguer.

PHYL. Ne vois-tu pas que *toutes les cérémonies placent le Célébrant & les Ministres sur une ligne horizontale*.

ARDEL. Où as-tu vu que le Célébrant & les Ministres soient toujours sur une ligne horisontale. Cette position est peut-être la plus rare entre celles qui sont usitées dans l'Office divin.

PHYL. Je prétends moi que c'est ce qui rend le Célébrant & les Ministres *nécessairement discordans sous des dômes & devant des autels isolés*.

ARDEL. Est-ce du françois, dis-tu quelque chose? Qu'est-ce qu'un Célébrant & des Ministres discordans?

PHYL. C'est-à dire qu'il faudroit pour *l'harmonie de l'effet*, que les autels fussent circulaires ou correspondans au contour du plan.

ARDEL. Tu as un talent unique pour embrouiller les idées les plus claires ; si tu veux parler du rapport de l'autel avec le lieu où il est placé, on peut te passer l'idée que tu proposes ; je t'observerai cependant que s'il y avoit quelque chose de discordant, ce seroit l'autel & non les Ministres. Mais il ne s'ensuit nullement qu'un autel placé au centre d'une rotonde doive être rond. De plus, ce n'est pas ordinairement sous le centre de la coupole qu'on le place, mais à l'entrée du chœur, afin de ne point faire perdre au peuple l'intervalle considérable qui est couvert du dôme. Alors si l'on vouloit faire l'autel circulaire, cette courbe étant une portion d'un grand cercle, seroit presque insensible.

PHYL. Il est évident que les Ecclésiastiques placés dans le chœur derriere un autel isolé ne peuvent plus prendre part au sacrifice que mentalement.

ARDEL. Et si l'autel est au fond du chœur, tous les fideles qui sont dans la croisée se trouveront dans le même cas. Ne convient-il pas davantage que

des Eccléſiaſtiques qui tous les jours offrent le même ſacrifice, & par conſéquent ſont inſtruits d'une maniere plus particuliere du cérémonial qui s'y obſerve, ſoient ceux qui le voient moins bien ; la pompe de ces Fêtes n'eſt-elle pas principalement deſtinée à l'édification des fideles. Lequel donc vaut le mieux du prétendu *retranchement total* que tu ſuppoſes de cette partie, ou du retranchement des deux parties des bras de la croix, joint à l'éloignement où ſe trouveroient tous ceux qui ſont dans la nef.

PHYL. *Une autre inconſéquence de ce nouvel uſage, c'eſt qu'il contredit l'eſſence même de la Religion.* (a) Vois les belles choſes que je dis à ce ſujet.

ARDEL. Fais-m'en grace, tes belles choſes m'aſſomment.

PHYL. Ce qui ſuit complette la preuve : Dans les premiers Temples du Chriſtianiſme, *les autels étoient toujours dans le fond d'un ſanctuaire véné-*

(*a*) *Obſervat. Littér.* année 1760, cahier 10, page 300.

rable par sa clôture, & plus mystérieux encore par des voiles interposés, pour soustraire au peuple quelque partie du saint mystere (a).

ARDEL. Distingue donc les temps. Le christianisme pour lors étoit persécuté, & la religion payenne insultoit encore à nos saints mysteres, on les déroboit aux regards des profanes. Aux Chapelles souterraines ont succédé les Sanctuaires fermés, où les fideles même sembloient n'être point admis à la célébration. Mais depuis que l'Eglise, triomphante de ses ennemis, est à l'abri de toute profanation payenne, elle déploie aux yeux de ses enfans la magnificence de ses fêtes, & son auguste sacrifice est l'objet de leur édification.

PHYL. Sur quoi fondes-tu cette idée ?

ARDEL. C'est tellement l'intention de l'Eglise, qu'elle met entre les mains du peuple l'ordinaire de la Messe en

(a) *Observat. Littér.* année 1760, cahier 20, page 301.

langue vulgaire : n'eſt-ce pas déclarer hautement qu'elle veut qu'il en ſuive tous les inſtans? C'eſt encore ce qui fait détruire preſque par tout les jubés qui cachoient cette pompe ſacrée, quoiqu'ils aient eu une deſtination particuliere pour la lecture de l'Epître & de l'Evangile.

PHYL. Je n'avois pas fait attention à ce que tu dis. C'eſt dommage, car j'avois écrit ce morceau ſupérieurement. On environne de *BARRICADES ſomptueuſes, on enferme dans le lieu le plus reculé d'une chambre, les lits où repoſent les Grands de la terre*... (a).

ARDEL. Des BARRICADES autour d'un lit! à propos du maître autel d'une Egliſe, *Des lits!* Quelle nobleſſe & quelle décence dans cette comparaiſon!

PHYL. Je m'explique en ajoutant, *lors même que ces lits ne ſervent que de repréſentation à la dignité du trône.* Ne riroit-on pas *de voir placer le lit ou même*

(*a*) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 20, page 302.

le trône d'un Prince au milieu de ſon Palais dans un centre ouvert de toutes parts.

ARDEL. Cela eſt certain quant au lit. Mais c'eſt juſtement parce qu'il n'eſt point une repréſentation de la dignité du trône : ſur-tout on n'en peut rien conclure pour le maître autel d'une Egliſe. A l'égard du trône, s'il étoit au centre d'un ſallon de forme quarrée ou ronde, il ſeroit déplacé ſans doute. Mais ſi le plan du lieu étoit une eſpece de croix, ou le concours de deux galeries, la place la plus convenable ſeroit vers le centre ; afin que les perſonnes placées dans les galeries à droite & à gauche, ne fuſſent point privées de la vue du cérémonial qui peut s'obſerver autour de ce trône. Mais ce cas eſt une ſuppoſition inutile, puiſqu'il n'eſt point d'uſage que la ſalle du trône ſoit conſtruite ſur un plan de cette eſpece. Encore un coup, par quelle bizarrerie ramenes-tu à ce propos l'Egliſe de Saint Roch ? Tu ne ſaurois retenir ton petit reſſentiment contre M. *Falconet*, que cependant dans d'autres occaſions tu

nous annonces comme un Artiste docile qui s'est soumis à tes doctes leçons.

PHYL. Sa soumission tardive ne me suffit pas. Que ne consultoit-il les gens de goût avant que d'opérer ?

ARDEL. Que ne te consultoit-il ? Mais il n'est pas devin ; pouvoit-il imaginer que tu fusses un homme de goût, avant que tu l'eusses dit toi-même ?

PHYL. Toi qui prétends que j'attaque les Artistes, vois donc quel bien j'ai dit de M. *Souflot*, & quelles précautions j'ai employées afin qu'il ne fût point offensé de ma dissertation.

ARDEL. C'est sagement fait à toi, la critique de son Eglise auroit tourné à ta honte. D'ailleurs tu t'y serois pris trop tard, l'approbation publique avoit prononcé, mais je ne puis m'empêcher de rire du beau discours que tu fais à ce sujet. Tu te tourmentes pour prouver que tu ne prétends pas blâmer la maniere dont le maître autel sera placé à Sainte Genevieve : mais tu vas directement contre ton systême ; car

en exposant les raisons qui ont engagé M. *Soufflot* à placer le maître autel au fond du chœur, tu donnes à entendre que sans ces raisons il l'auroit placé vers le centre.

PHYL. Tu me dois du moins la justice que j'ai bien développé les choses même qui ne servoient de rien pour appuyer mon sentiment, & qu'il y a à cela bien de la bonhommie.

ARDEL. Sur-tout lorsque tu dis, *nous osons nous flatter que son ingénieux Auteur ne l'opposeroit pas comme une autorité contraire à nos principes* (a).

PHYL. C'est du moins un acte de modestie, que de n'oser croire qu'un grand Artiste puisse être de mon avis, lors même que ses productions sont conformes aux principes que je pose.

ARDEL. Cette modestie ne paroît pas bien clairement dans le petit éloge que tu glisses ensuite : *nous nous flat-*

(a) *Observat. Litt.* année 1760, cahier 20, page 308.

tons, dis-tu, *d'avoit ſuffiſamment juſtifié notre goût dans les obſervations que nous avons déja préſentées au Public.*

PHYL. Elle ſe ſoutient, puiſque j'offre de déférer très ſincerement aux lumieres des hommes célebres qui joignent au goût & à l'excellence de leurs talens, l'eſprit de raiſonnement & la juſteſſe des idées.

ARDEL. Tes diſcours ſont toujours mêlangés d'un orgueil très-viſible & d'une modeſtie fauſſe & affectée. Tu as eu grand ſoin de récuſer ceux qui ne ſeroient pas de ton avis, lorſque tu as prévenu que tes principes *ne recevroient aucune atteinte de la contradiction des Artiſtes, encore moins de celle de quelques Amateurs, plus dociles au deſpotiſme des préventions d'art, qu'aux loix de la raiſon.* Eſt-il quelqu'un de ceux qui ſeroient en droit de te répondre, que tu ne puiſſes ranger ſous l'une de ces deux claſſes? Voilà une belle modeſtie qui offre à tout venant d'être

(a) *Obſervat. Littér.* année 1759, cahier 20, page 309.

ſon

ſon Juge, & qui commence par en exclure tous ceux qui ſont fondés à avoir cette prétention. Mais je ſuis las de tes inepties, je termine, & te dis que ton diſcours lu, & tout ce qu'on pourroit d'ailleurs dire ſur ce ſujet, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de laiſſer à l'Architecte le ſoin d'examiner ce qui convient dans les divers cas où il ſe trouve, & ce n'eſt pas à des hommes auſſi peu inſtruits que toi & moi, à entreprendre de leur donner des leçons; mais c'en eſt aſſez, je veux me repoſer, lis, & t'inſtruits ſi tu peux.





ENTRETIEN VIII.

Ardelion & Phylakei.

Ardel. Enfin voici ta fameuſe diſſertation ſur les Tableaux expoſés au Sallon en 1761. Je ne m'arrête pas ſur cette belle piece que tu as mis dans le Mercure, où tu as étalé toute ton érudition pour prouver quelque choſe de fort important, c'eſt-à-dire qu'il eſt mieux de dire Catafalque que Mauſolée. Comme ſi il n'arrivoit pas tous les jours qu'on donnât au ſigne le nom de la choſe ſignifiée. Cette belle diſſertation a paru ſi ennuyeuſe à tout le monde, que ce n'eſt pas la peine de la relever. Mais voyons cet examen judicieux du Sallon écrit d'une ma-

niere si sublime, si encourageant d'ailleurs pour les Artistes.

PHYL. Quoique tu puisses en penser, il a mérité les éloges de l'Auteur du Mercure, où il a été réimprimé presque en entier.

ARDEL. Ne lui prête point ce ridicule : on sait assez que ce sont les Auteurs qui donnent les extraits de leurs ouvrages accompagnés des louanges qu'ils desireroient que le Public voulût bien leur accorder. Dis donc que c'est toi qui t'es gratifié de celles qu'on y lit.

PHYL. Quand cela seroit, ne sont-elles pas justes ?

ARDEL. C'est ce que l'on peut contester, à en juger par les écrits que nous avons déja examinés. Mais lisons : *cette Société d'Amateurs, soit qu'elle existe réellement, soit qu'elle ne serve que de voile à un seul Auteur.* Tu conviens donc que cette Société d'Amateurs, imposante par ce titre, n'est qu'un seul homme.

PHYL. Pas tout-à-fait, mais comme je compte que ce morceau peut me combler de gloire, je ſuis bien aiſe de préparer le Public à ne payer qu'à moi ſeul le tribut d'admiration qu'il mérite.

ARDEL. Et pour l'y diſpoſer, tu lui fais entendre qu'il a vu dans tes Ecrits *avec aſſez d'étonnement des connoiſſances plus profondes qu'on ne vouloit en montrer.* C'eſt ſuppoſer que le Public eſt étonné : je t'aſſure qu'il n'en eſt rien ; ou s'il en eſt quelque choſe, cet étonnement n'a eu lieu que depuis qu'il ſçait que c'eſt toi.

PHYL. Laiſſe-moi donc dire : j'ajoute, & plus *qu'on n'en ſuppoſoit même à des gens de Lettres....... en même tems on y reconnoiſſoit dans le ſtyle un talent exercé & une méthode de raiſonnement ſupérieure à ce que laiſſe de loiſir aux Artiſtes l'exercice de leurs études ordinaires.*

ARDEL. Si tu bornes tes prétentions à écrire mieux que les Artiſtes en général, je veux bien te les accorder,

quoiqu'il y en ait plus d'un qui feroient très-fâchés de changer leur ſtyle contre le tien ; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la phraſe où tu te vantes de bien écrire, prouve elle-même le contraire. Qu'eſt-ce qu'une méthode de raiſonnement ſupérieure *à ce que laiſſe de loiſir*.... Quel langage ! eſt-ce du françois ? Continuons. Il nous a paru, tu devois dire il m'a paru....

PHYL. Tu oublies que je fais parler l'Auteur du Mercure....

ARDEL. Je le plains, s'il te laiſſe la liberté de lui faire dire tout ce qu'il te plaira. Mais voyons ce que tu dis en ſon nom.

PHYL. Il nous a paru qu'en général le *Public y avoit trouvé des vues d'Artiſtes & de* CONNOISSEURS DÊLICATS *préſentées avec l'ordre & l'agrément des talens littéraires, une convenance de ſtyle analogue aux divers ſujets dont on y rend compte ; de la Philoſophie même dans la recherche des effets avec leurs cauſes*.

ARDEL. Courage mon ami, je ſuis

enchanté de ta modeſtie; juſqu'à de la Philoſophie !

PHYL. Si le Public eſt incertain du cas qu'il doit faire de moi, ne dois-je pas l'aider à m'eſtimer; c'eſt ce que je lui inſinue adroitement dans la ſuite, *ſi l'on doit applaudir à la juſteſſe des vues de MM. les Amateurs & la délicateſſe du tour dont ils ornent leurs obſervations, &c.* Je fais plus, quand il m'échappe quelque choſe de malin & que je trouve ingénieux, j'ai ſoin de le faire obſerver : comme lorſque je dis dans ce même diſcours, à propos d'un Artiſte à qui je décoche un trait caché, *remarque agréable pour le Peintre, mais dont la fineſſe*, c'eſt-à-dire la malice, *n'échappera pas aux connoiſſeurs.*

ARDEL. Oh, ma foi, la doſe de ta vanité eſt auſſi par trop forte; je n'y puis tenir. Lis pour te corriger la lettre inſérée dans l'*Année Littéraire* (*a*) en réponſe à ta belle diſſertation.

PHYL. Moi, je lirois cet écrit

(*a*) Tome VII. cahier 33.

odieux, où je ſuis traité comme un ignorant & un imbécille.

ARDEL. Tu le liras, & tout à l'heure.

PHYL. Non certes. Tu m'as fait paſſer par de trop rudes épreuves en ce genre, je ne veux plus en ſubir de pareilles.

ARDEL. Tu fais le méchant, le petit rebelle .... de par *Minos*.

PHYL. De par tous les diables je ne lirai point ce libelle; je ſouffrirois moins à lire tes écrits.

ARDEL. Parbleu je le crois.

PHYL. Ce ſeroit toujours un ſupplice.

ARDEL. La lecture de mes ouvrages un ſupplice!...

PHYL. Oui, un ſupplice; je ne m'en dedis pas.

ARDEL. Attends, attends, je t'apprendrai à parler. *Il l'enfonce dans l'eau.*

PHYL. Ah, je me noie!...

ARDEL. Ah, mon livre! ... ombre de Colbert....

Le malheureux *Ardelion* emporté par un mouvement de colere, avoit oublié de se retenir à son livre; il se noyoit avec *Phylakei*, si le Secretaire chargé du rapport & ceux qui l'accompagnoient ne les eussent retirés tous deux. On les conduisit devant *Minos*, qui fit appeller les Ames des Artistes. On vit arriver *Raphaël*, *Michel-Ange*, *les Carraches*, *le Guide*, tous ces Peintres, Architectes & Sculpteurs qui ont illustré la Grece & l'Italie. Lecture faite en leur présence du procès-verbal qui avoit été dressé, les Peintres firent éclater leur indignation.

Raphaël le regardant avec mépris, s'écria que si dans le tems qu'il produisoit ces chefs-d'œuvres, qui l'ont immortalisé, de pareils connoisseurs eussent eu la témérité de vouloir lui donner des leçons, on leur auroit bientôt imposé silence. *Phylakei* voulut lui répliquer : Allez ignorant, lui dit *Raphaël*, il faut d'autres yeux que les vôtres pour juger du sublime de mes ou-

vrages, vous n'y auriez apperçu que la foiblesse du coloris, sans même vous douter qu'il est souvent de la plus grande vérité. La science du dessein dont je me glorifie ne vous auroit paru qu'un métier.

Sans doute, dit *le Guide*, je ne passerois à ses yeux que pour un Peintre gris, & peut-être même de la secte verte. Cependant tous ces grands Coloristes qui m'environnent ici, m'écoutent & me consultent sur la beauté & les graces de la couleur, que ne diroit-il pas de la simplicité de vos compositions & des miennes, combien ne nous auroit-il pas donné de conseils, & offert de ces secours d'esprit prétendu brillant dont nous avons fait sagement de nous passer. Quel bruit n'auroit-il pas fait sur la licence que nous avons tant de fois prise, d'imaginer un costume plus conforme aux loix du goût qu'à l'exactitude historique. Que de petites circonstances il auroit trouvé à relever; car c'est toujours sur de pareilles miseres que les mauvais critiques s'étendent avec le plus de complaisance, qui ne les croiroit

en effet très-doctes en les entendant raisonner sur ces choses, si l'on ne faisoit attention qu'elles n'ont qu'un rapport accessoire aux véritables beautés de l'art.

S'il est vrai, dit alors *Paul Véronese*, que faute de sentir votre mérite il eût osé vous critiquer ; que n'auroit-il pas dit de moi. J'ai même osé braver les loix du costume reçu, costume à la vérité assez imaginaire, mais qui cependant est le grand & important savoir de ces Messieurs. Il s'ensuit nécessairement que je n'ai jamais atteint le sublime de mon art, puisque c'est en cela seul qu'ils veulent le faire consister. Heureusement, mes chers Confreres, ce n'est pas ainsi que vous en jugez, & il est encore indécis parmi vous si les beautés qu'ont produites les licences que j'ai prises à cet égard, ne sont pas préférables par les vérités agréables, variées & riches qu'elles ont répandues dans mes ouvrages, à cette exactitude qui m'en eût fait sacrifier la plus grande partie, & qui m'auroit en tant d'occasions privé du secours que je tirois avec tant de succès de la présence de la nature.

Le Poussin qui étoit présent interrompit *Paul Véronese*, dans la crainte que l'envie de soutenir son sentiment ne l'emportât au-delà des bornes convenables. Cher ami, lui dit-il, prenez garde cependant que c'eût été un mérite de plus, si le costume eût été moins négligé dans vos admirables tableaux. Je n'entends pas néanmoins que ce fût avec une sévérité pédantesque, car tout est subordonné au sentiment qu'inspire le bon goût.

Philakei conçut quelque espérance de trouver dans *le Poussin* un protecteur, & lui représenta que tous les Ecrivains qui s'étoient piqués d'avoir de l'esprit le célébroient particuliérement, & qu'il n'auroit pas manqué de les imiter dans l'occasion. Il se peut, lui répondit ce grand Maître, que vous m'eussiez fait votre héros, mais de pareilles louanges ne m'auroient point flatté ; l'observation du costume ne fait pas, je crois, mon principal mérite, & ce n'est pas à ce titre que je jouis de l'estime des illustres personnages dont la compagnie fait mon bonheur. Ils ne font pas tant de cas d'un savoir qui,

quoiqu'estimable & même nécessaire, n'est, à proprement parler, qu'un accessoire au grand art de la Peinture, & qu'on peut avoir au plus haut degré sans la moindre étincelle de génie. Mais vous parler des rares talens qui m'ont fait recevoir avec tant d'accueil par ces grands hommes, ce seroit entreprendre de vous instruire de toutes les beautés sublimes qui dépendent de l'Art du Dessein ; & outre que vous n'êtes pas assez éclairé pour m'entendre, il est certain qu'elles ne vous paroîtroient que le fruit d'un talent méchanique.

Rubens qui étoit proche, & que le malheureux *Phylakei* vouloit gagner par quelque éloge, lui tourna le dos, & lui dit avec une ironie amere : Je ne suis pas digne de vos louanges, j'attache trop de mérite à mon coloris, qui, selon vous, n'est qu'un méchanisme. Tous ces Artistes s'approchoient pour voir ce coupable ; il s'adressoit à chacun en particulier, tous lui répondoient par des huées : Nous sommes de la secte jaune, lui disoient les uns ; nous avons violé le costume, disoien

les autres. *Le Guide* crioit de toutes ſes forces, qu'il falloit le précipiter dans le Tartare, pour avoir eu l'inſolence d'inſulter M. *V****, Artiſte diſtingué, que lui & *le Guerchin* avoient pris plaiſir à former.

Minos ayant fait faire ſilence, après avoir été aux opinions, prononça dans ces termes.

NOUS MINOS, EAQUE & RADHAMANTE, OUI le rapport, TOUT CONSIDERÉ, avons déclaré le nommé *Phylakei* duement atteint & convaincu d'ineptie, de vanité ridicule, d'inconſidération, & d'avoir outre-paſſé ſes foibles talens & connoiſſances, notamment dans les écrits qu'il a faits & publiés ſur les Arts d'Architecture, Peinture & Sculpture, leſquels écrits auroient porté le trouble dans la République des Arts en y excitant des murmures & conteſtations; pour réparation de quoi ledit *Phylakei* eſt condamné à faire amende-honorable au-devant de la principale porte du Temple du Goût, & là dire & déclarer à haute & intelligible voix, qu'in-

confidérément, témérairement & comme mal-avifé, il a invectivé, injurié & excédé aucuns Artiftes eftimables, & par fes jugemens faux, publiés & imprimés, ennuyé & même alarmé la République des Arts, dont il fe repent & demande pardon : ce fait il fera ramené dans ces bas lieux, & les écrits que ledit *Phylakei* a faits fur les Arts ci-deffus nommés, ainfi que fur la Mufique & autres matieres du reffort du Goût, comme auffi ceux qu'il auroit faits fur les Spectacles, feront lacérés en fa préfence, & enfuite lefdits écrits, enfemble leur Auteur, feront précipités dans le fleuve Léthé pour y demeurer à perpétuité, & être à jamais effacés de la mémoire des hommes. Quant au nommé *Ardelion*, ayant aucunement égard au zele qu'il a fait paroître pour la converfion dudit *Phylakei* obftiné & incorrigible, & faifant grace, avons renvoyé ledit *Ardelion* de l'accufation, lui permettons l'entrée du féjour des Ames heureufes, lui enjoignant toutefois d'y obferver un filence profond pendant l'efpace de cinq cents années, pour par lui s'inf-

truire ès converſations des bons Maîtres, après lequel temps il pourra parler, s'il en eſt requis par leſdits Maîtres. Enjoint à tous ceux qui ont des exemplaires deſdits écrits dudit *Phylakei* de les jetter au feu, ou employer à d'autres uſages qui en operent la ſuppreſſion. Et ſera le préſent Jugement lu, publié & affiché par-tout où beſoin ſera, à ce que perſonne n'en ignore.

Phylakei fut auſſi-tôt ſaiſi par les Satellites des Enfers, & l'Arret exécuté ſelon ſa forme & teneur. On aſſure qu'avant ſa fin il prononça encore beaucoup de paroles, dont on eût pu former quelques diſſertations plus que jamais pleines d'invectives & marquées au coin du déſeſpoir. Mais on n'a point daigné les recueillir, d'ailleurs qui voudroit répondre aux diſcours d'un homme noyé.

FIN.

